

DE LA PEINTURE SUR VERRE.

L'usage du verre remonte à la plus haute antiquité; les uns en attribuent la découverte aux Phéniciens, les autres ont cru que cette industrie avait pris naissance à Thèbes ou à Memphis, mais quoi qu'il en soit de ces savantes discussions, il est actuellement prouvé que les anciens avaient poussé très-loin l'art de la vitrification. Il y avait, au témoignage d'Hérodote, dans le temple d'Hercule, à Tyr, une colonne en verre qui semblait faite d'une seule émeraude, et qui jetait un éclat extraordinaire; Sésostris possédait un sceptre de verre imitant parfaitement les pierres précieuses, et Suétone et Strabon nous apprennent qu'Auguste, étant en Egypte, se fit représenter les restes mortels d'Alexandre le Grand, renfermés dans un cercueil de verre, où Séleucus Eubiosactes les avait fait placer. Cette circonstance a fourni à Chateaubriand un des plus éloquents passages des *Martyrs*.

Les Romains, maîtres de l'Egypte, enrichirent bientôt leurs splendides maisons d'objets en verre, dont quelques-uns, échappés à l'outrage du temps et conservés dans les musées (1), excitent encore aujourd'hui la surprise des connaisseurs, par la richesse de leurs nuances et le fini des émaux dont ils sont ornés. Les empereurs protégèrent les fabriques de verre qui s'établirent en Italie, et Tacite (l'empereur) mit sa complaisance dans la variété et le fini de leurs ouvrages. Constantin, Constance, Théodose, exemptèrent les verriers de tous impôts, et l'on sait que sous la monarchie française, ils portaient le titre de gentilshommes et que leur cor-

poration avait des privilèges particuliers.

D'après le témoignage d'auteurs dignes de foi, il paraît certain aujourd'hui que les anciens connaissaient parfaitement la peinture sur verre et savaient appliquer des couleurs vitrifiables sur le verre et les y fixer par l'action du feu. Des vases en verre transparent et en verre opaque, déposés au cabinet des médailles de Paris, ne laissent aucun doute sur ce point. Le fameux vase *Barberini*, conservé à Londres, présente sur un fond bleu des figures blanches, admirablement modelées, mais elles sont gravées à peu près comme les camées. Toutefois, il paraît que les Romains n'appliquèrent pas l'art de la verrerie à la clôture des fenêtres, se contentant de l'employer à la décoration des appartements, à l'embellissement des coupes, des vases, des urnes funéraires, et au perfectionnement de la mosaïque, dont ils nous ont laissé de si beaux échantillons. Les étroites ouvertures de leurs maisons étaient fermées avec des pierres spéculaires, l'albâtre, le talc, ou simplement avec des treillages ou des jalousies.

A partir du quatrième siècle, les vitres devinrent d'un usage fréquent. Saint Jean Chrysostôme parle même de fenêtres closes avec des verres de différentes couleurs. Prudence, en décrivant la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, dit : « Dans les fenêtres cintrées se déploient des vitraux de diverses couleurs : ainsi brillent les prairies ornées des fleurs du printemps. La basilique de Sainte-Agnès, et celle de Sainte-Sophie de Constantinople, avaient reçue même ornement. Les Gaules avaient suivi cet exemple. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, vante à plusieurs reprises l'éclat des verrières colorées. Notre-

(1) Le Musée de Livourne est très-riche en objets de ce genre.

Dame de Paris, Saint-Martin de Tours, l'église de la Sainte-Vierge, à Bordeaux, l'abbaye de Jumièges, étaient particulièrement célèbres par la beauté de leurs vitraux. A cette époque, l'art de la verrerie avait fait d'immenses progrès dans les Gaules, mais ce ne fut que vers le règne de Charles le Chauve que l'on commença réellement à *peindre sur verre*, c'est-à-dire, à disposer les verres teints pour en composer des sujets. Ces vitraux se composaient d'un grand nombre de tablettes de verre, de diverses nuances, arrangées suivant les exigences du dessin, d'après un *carton* tracé par le maître verrier, et rapprochées, retenues par des liens en plomb à double rainure. Les traits du visage, les plis accentués des draperies étaient peints avec une couleur vitrifiable. Ces anciens vitraux se composaient d'un sujet tiré des saintes Ecritures ou de la Légende, disposé sur un fond mosaïque, rouge et bleu, encadré d'élégantes arabesques et surmonté d'une ogive, qui sert en quelque sorte de dais aux personnages. Tels sont les plus anciennes verrières venues jusqu'à nous : elles datent du douzième siècle. On peut en voir, et des meilleures, au chevet de l'église de Saint-Denis : elles furent exécutées par ordre de Suger.

Au treizième siècle, on continua les traditions du douzième : figures longues et graves, aux draperies raides et sévères, se détachant sur un fond réticulé, avec des bordures capricieuses, enrichies d'enroulements, de fleurons et de palmettes. Les églises cathédrales de Rouen, de Bourges, Sainte-Radégonde à Poitiers, Notre-Dame de Chartres, offrent de beaux modèles de la peinture de cette époque.

Le quatorzième siècle fut l'âge éminent de la peinture sur verre. Au sentiment naïf des siècles précédents, se mêlait alors une exécution plus savante ; on commençait à essayer la science du clair-obscur, à substituer aux peintures faites au premier trait, les ombres, les reflets, marquant plus

vigoureusement les membres et les draperies. Les verrières de cette époque offrent beaucoup de grandes figures : prophètes, martyrs et docteurs, debout sous un dais pyramidal, orné d'ogives et de clochetons. On en voit de magnifiques échantillons à Strasbourg, à Notre-Dame de Chartres (chapelle de saint Piat), et à Carcassonne. Les vitraux de Strasbourg sont l'ouvrage de Jehan de Kirckheim (1348) ; il a mêlé à ses peintures pieuses de curieux portraits de rois et d'empereurs.

Le quinzième siècle se distingua par de nouveaux procédés, employés par les verriers et qui permettaient une plus riche variété de palette ; du reste, le style des verrières demeura stationnaire et l'on commença à multiplier la peinture en grisailles, qui très-belle, très-harmonieuse, vue de près, ne produit, dans le lointain des vastes églises et des cloîtres spacieux, qu'un effet médiocre et presque nul. Vers la fin de ce siècle, on perfectionna surtout l'art d'appliquer sur le verre des couleurs qui faisaient corps avec lui ; la cathédrale d'Evreux, l'Eglise de Saint-Séverin, à Paris, offrent de beaux types de cette époque.

Au seizième siècle, le vitrail essaya de devenir tableau, oubliant qu'il n'est qu'une décoration monumentale, destinée à être vue de loin et à faire effet, et non pas à attirer les yeux par la finesse et les détails de l'exécution.... C'étaient des frais perdus. En outre, l'invention de l'imprimerie, plaçant entre toutes les mains des livres de prières, faisait désirer du *jour* dans les églises, et cette circonstance vulgaire contribua certes à la décadence de la verrerie. L'habileté des artistes se montrait dans les perspectives, les lointains : les plantes, les fleurs, les étoffes étaient reproduites avec une extrême vérité et une singulière magnificence de couleurs ; les carnations avaient gagné aussi, mais l'ensemble avait perdu. La France possédait alors des verriers célèbres, entre autres Claude et Guillaume, de Marseille, employés en Italie

par le pape Jules II; Jean de Moller, auteur des vitraux de la cathédrale d'Auch; Robert Pinaigrier, et enfin, le grand artiste, Jean Cousin. On croit que Bernard de Palissy a exécuté également deux verrières, entre autres celles qui décoraient la salle des gardes, à Ecouen. Elles étaient faites d'après les cartons de Raphaël. La ville de Rouen possède beaucoup de verrières du seizième siècle.

La peinture sur verre tomba avec le style ogival; au dix-septième siècle, il n'en était plus question; au dix-huitième, beaucoup d'administrateurs de fabriques d'église trouvèrent bon de remplacer les étince-

lants vitraux par des vitres blanches; la révolution de 89 fit un effrayant massacre des belles œuvres du temps passé; de nos jours, la peinture sur verre, dont quelques artistes avaient conservé le secret, essaie de renaître de ses cendres; elle a produit de beaux essais, des pages pleines de splendeur, mais nos neveux jugeront mieux si nous avons véritablement retrouvé l'art du quatorzième siècle, si à l'éclat nous joignons la durée et la solidité de l'exécution, à la pureté du dessin, à la richesse des couleurs (1).

E. R.

BIBLIOGRAPHIE.

Correspondance de madame Campan avec la reine Hortense, publiée avec notes par J. A. C. Buchon; 2 vol. in-8°.

Deuxième article.

« Le devoir de toute fille raisonnable est d'éviter de faire elle-même le choix de son époux et de se réserver seulement le droit du refus en cas que l'époux indiqué par ses parents ne soit pas selon son cœur et son goût. »

« Ne lisez pas de romans, et surtout n'en faites pas : le bonheur est loin de toutes les catastrophes. Le général Bonaparte avait raison l'autre jour en disant : « Toutes ces jeunes têtes se persuadent qu'elles aiment. »

« N'allez pas brouiller votre étoile; le malheur que l'on s'attire est le seul insupportable, parce que notre raison vient, malgré notre passion, nous condamner au fond de notre âme; et qu'il est de l'essence de la passion de s'affaiblir, comme de celle de la raison de se fortifier. »

« Vous me promettez de garder votre cœur libre et en état d'accepter le lien que l'on vous proposera, s'il ne vous occasionne pas de répugnance invincible. Songez, pour vous déterminer, à ne point vous arrêter aux formes, mais bien aux qualités, à la douceur de caractère, à l'usage du monde qui amène les habitudes aimables, même dans l'intérieur le plus intime; car les égards et la politesse ne doivent point être bannis des unions les plus étroites. Infor-

(1) Nous devons beaucoup de renseignements à l'excellent ouvrage de M. Batissier, *Traité de la Peinture sur verre*. Nous remarquerons, pour les personnes qui s'occupent d'archéologie, que les vitraux d'église étaient d'ordinaire entièrement coloriés, mais les vitraux d'abbayes, composés de petits sujets, étaient entremêlés de vitres blanches, afin de laisser pénétrer la clarté dans le cloître, le réfectoire ou la salle du chapitre. Les hôtels de villes, *parloirs aux bourgeois*, avaient aussi de belles verrières; on en trouvait également chez les particuliers, témoin la maison de Jacques Cœur, à Bourges.

mez-vous si l'époux qui vous est proposé sait se plaire et s'occuper dans son intérieur, s'il a de l'ordre dans l'arrangement de sa fortune : voilà toutes les bases utiles au bonheur. »

« Mais ne vous laissez pas prévenir par cette illusion qu'amène l'amour, c'est une des choses les plus funestes pour former un lien durable : La femme qui a le plus d'esprit en trouve à l'homme qu'elle aime, quelque sot qu'il soit. S'il est laid, sa laideur lui plaît et efface les beautés les plus régulières. S'il est chasseur outré, elle trouve que c'est le plus digne délassement. S'il est joueur, elle se persuade qu'il dirige le sort à son avantage. S'il aime la table et ses plaisirs, elle proteste que c'est avec modération. L'illusion passe, le lien indissoluble reste... et le monsieur paraît tel qu'il est... Il n'est point coupable, il n'a point changé... Elle s'en prend injustement à lui ; c'est à elle, à son cœur qu'elle devrait s'en prendre ! »

« Mais quand l'amour vient à la suite d'un

engagement dicté par le devoir et la prudence, un sentiment de cette nature doit durer toute la vie ; les enfants, les soins du ménage viennent encore le fortifier. Estimez d'abord, vous aimerez après et pour toujours. Voici donc ce que je désire dans mon Hortense : le cœur entièrement libre, point d'engagements, point de promesses faites aux autres ou à soi-même, sans l'aveu des êtres de qui elle dépend ; et la ferme résolution, quels que soient les avantages qu'on lui présentera, de n'épouser qu'un homme estimable et d'une moralité reconnue : s'il a ces qualités, peu importent les motifs d'intérêt ou de politique qui pourront déterminer cette alliance.... elle sera toujours bonne et sage. »

« On se marie à dix-huit ans par son père s'il est considéré, par sa fortune si elle est considérable ; à vingt-quatre ou vingt-cinq ans par ses qualités personnelles ; et si on a un état, on peut se consoler de n'être pas mariée. »

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SONETTI.

BELLEZZA DI M^{ma} LAURA.

In qual parte del ciel, in quale idea
Era l'esempio, onde natura tolse
Quel bel viso leggiadro, in ch'ella volse
Mostrar quaggiù, quanto lassù potea ?

Qual ninfa in fonti, in selve mai qual dea
Chiome d'oro sì fino all'aura sciolse ?
Quand un certante in se virtuti accolse ?
Benchè la somma è di mia morte rea.

Per divina bellezza indarno mira
Chi gli occhi di costei giammai non vide,
Come soavemente ella gli gira.

Non sa come amor sana e come amide,
Chi non sa come dolce ella sospira,
E come dolce parla a dolce ride.

PETRARCA.

SONNET.

BEAUTÉ DE M^{me} LAURE.

Dans quelle partie du ciel, dans quel monde
idéal, la nature prit-elle le modèle de ce visage
si beau et si gracieux, par lequel elle voulut
montrer, ici-bas, tout ce qu'elle pouvait faire
là-haut ?

Quelle nymphe des fontaines, quelle déesse
des forêts laissa jamais flotter, au gré du zé-
phyr, une chevelure d'un or si fin ? Quel
cœur renferma jamais tant de vertus réunies ?...
Hélas ! c'est cette réunion de vertus qui cause
ma mort !

Il cherche en vain la beauté divine celui qui
ne vit jamais ces beaux yeux, qu'elle baisse si
modestement.

Celui qui ne sait point combien doucement
elle soupire, et combien doucement elle parle
et sourit, ne sait point comment Amour tue,
et comment il guérit.

M^{me} JULIE DE HULSEN.

SÉRAPHIA.

« Voilà Rome ! »

L'homme qui venait de prononcer ces mots s'approcha d'une litière qu'il semblait escorter, et en entr'ouvrit les rideaux : une femme s'avança, et, d'un regard pensif, elle interrogea le paysage, étincelant sous les flèches du soleil de midi.

C'était un éblouissant spectacle : Rome était alors dans toute la splendeur de cette beauté qui avait fait dire à Auguste : *J'ai trouvé Rome de briques, je l'ai laissée de marbre*; ni Néron l'incendiaire, ni les Barbares accourus du Nord, ni le temps, enfin, plus inexorable que les tribus armées, n'avaient exercé leurs ravages sur la ville éternelle; ses temples, ses palais, ses arènes, ses arcs de triomphe, ses milliers de statues, peuple de marbre et de bronze, étaient debout, et l'œil des voyageurs voyait la ville se dessiner blanche et magnifique sur l'azur brillant du ciel.

Vois-tu ce dôme suspendu dans les airs ? reprit le conducteur de la litière, que son vêtement faisait reconnaître pour un affranchi, c'est le Panthéon qu'Agrippa voulait décerner à César-Auguste, le père de la patrie ; là, sur le mont Palatin, était sa demeure, plus simple que les palais de ses affranchis; plus loin est le portique de Livie, qui fait oublier aux étrangers Athènes et Corinthe. Le soleil tombe en ce moment sur le mont Capitolin et sur le temple du plus grand des dieux.... Distingues-tu d'ici ses colonnades blanches ?... Près de là est le temple élevé par Auguste à Jupiter Tonnant, celui qu'il consacra à Apollon, après la bataille d'Actium, et celui de la Concorde, où Cicéron rassembla les pères conscrits menacés par Catilina. L'œil ne saurait compter tant de sanctuaires élevés aux dieux par le plus pieux des peuples....

Regarde, et dis si Rome ne vaut pas Jérusalem ? »

Séraphia, c'était le nom de la femme, leva les yeux sur l'affranchi et dit d'une voix calme :

« Rome est belle, belle surtout par ses destinées et non par ses monuments d'un jour.... Je la regarde, et je vois briller au-dessus de ses palais renversés, de ses temples réduits en poudre, le signe libérateur qui lui assure l'empire éternel sur les nations....

— Quel signe, femme !

— Le signe de la croix sur laquelle mourut le Seigneur ! »

L'affranchi haussa les épaules comme un homme pour qui ces paroles n'avaient aucun sens ; il laissa retomber le rideau et fit signe aux esclaves de presser le trot des mules.

La litière arriva bientôt dans Rome, et, suivant les ordres de l'affranchi, elle prit la route du mont Palatin, parcourant la Voie sacrée, bordée de colonnes triomphales, passant devant le temple circulaire de Vesta, laissant à sa droite le Trésor public et l'amphithéâtre, voisin de la maison des empereurs, où Pompée et Auguste offrirent au peuple romain les émouvants spectacles dont il était si jaloux. En vain l'affranchi voulut-il faire remarquer à Séraphia la beauté des monuments, l'éclat des marbres et des bronzes, le mouvement de la foule qui se pressait aux portes des temples et sous les voûtes du Cirque, elle ne levait pas les yeux, absorbée dans une prière intérieure, et son regard pénétré, attendri, ne quittait point une précieuse cassette de cèdre, incrustée d'argent, qui reposait sur ses genoux. La litière s'arrêta devant le portique du palais

qu'occupaient les empereurs sur ce Palatin ; un affranchi qui passait s'arrêta auprès de Lucius, le conducteur de Séraphia, et lui dit :

« César a parlé de toi, il a fait même, dit-on, un vœu à Esculape afin de hâter le succès de ton voyage. Tu vois, Lucius, que la fortune t'est propice. »

Lucius sourit avec complaisance, mais voulant sans doute désarmer l'envie prête à naître, il répondit :

« Ces vœux ne sont pas pour moi ; ils s'adressaient aux dieux pour cette femme que je ramène du fond de la Judée, portant dans sa cassette un talisman qui doit guérir l'empereur.

— Hâte-toi, en ce cas, les portes te seront ouvertes, et César, qui ne reçoit ni le sénat, ni les fils de Germanicus, ni Agrippine, leur mère, ni Séjan lui-même, t'accueillera toi et ta matrone juive. »

Lucius suivit le conseil, et s'approchant de Séraphia il la fit descendre de la litière. Elle enveloppa des plis de son manteau la riche cassette, et suivit son conducteur, calme et recueillie comme toujours.

Ils traversèrent de longues galeries, remplies, les unes, de ces livres dont Auguste s'était plu à rassembler une collection précieuse, les autres, des statues les plus célèbres dérobées à l'Attique et à la Sicile ; et après avoir parlé à plusieurs esclaves, qui sans doute allèrent prendre les ordres de leur maître, Lucius introduisit Séraphia dans une chambre où régnait une faible clarté ; il s'approcha d'un homme couché sur un lit de repos, lui dit quelques mots à voix basse et dans l'attitude du plus profond respect ; puis, faisant approcher sa compagne, il se retira et les laissa seuls.

Le malade, appuyé sur des coussins, pâle, abattu, et qui semblait n'avoir de vie que dans ses grands yeux au regard clair, perçant, redoutable, se souleva à demi et fixa sur la juive un œil où brillait l'espoir, mêlé à une vague et farouche in-

quiétude. Séraphia avait déjà dépassé la moitié de la vie ; des cheveux blanchis entouraient son front pâle et tranquille ; son visage, voilé de tristesse, avait cependant une expression ineffable de paix et de sérénité ; beauté intérieure, reflet de l'âme, qui faisait oublier les ravages du temps et de l'infortune. Majestueuse et tranquille, elle restait debout, ne se troublant pas devant cet homme... cependant, cet homme, c'était le maître du monde, c'était le successeur d'Auguste, enfin, c'était Tibère !

« Quel est votre nom ? dit-il en la regardant toujours d'un air soupçonneux.

— Séraphia, fille de Sophar et femme de Sirach.

— Vous êtes juive ?

— J'appartiens à la tribu de Lévi.

— Juive de religion ?

— J'ai pratiqué la loi de Moïse jusqu'au jour où j'ai connu le Christ, mon Seigneur, et où j'ai trouvé en lui l'accomplissement des promesses faites à Abraham, notre père ; depuis ce jour, seigneur, j'observe ses commandements, et j'ai mis en lui toute mon espérance.

— Votre Christ est-il l'ennemi des princes et des empereurs ?

— Lui, seigneur ! lui qui a tant de fois répété que son royaume n'était pas de ce monde, lui qui s'est dérobé au peuple qui voulait le faire roi, lui qui a excité la haine jalouse des Pharisiens en disant à ses disciples : « Rendez à César ce qui est à César ? »

— Ses disciples ne sont donc point des rebelles ? ils obéissent à l'empereur ?

— Ils révèrent César comme un maître donné par Dieu même, ils le chérissent comme un homme... c'est-à-dire, comme un frère.

— Oui, répondit l'empereur après un moment de silence et de réflexion, oui, je le sais, le Christ était vraiment un envoyé des dieux, et j'aurais voulu placer son buste auprès des statues des immortels, dans le Panthéon qu'Agrippa a consacré à

toutes les divinités de l'Olympe ; mais le Christ, femme, est un dieu jaloux qui ne souffre point d'autre culte que le sien.... Tu sais, qu'instruit de ses vertus, de sa mort et de son innocence, j'ai enlevé à Pontius le gouvernement de la Judée : les faisceaux romains ne doivent point être portés devant un juge faible et inique.

— Le Seigneur a jugé Pontius ! dit Séraphia à voix basse.

— Tu sais, reprit Tibère, dans quel dessein je t'ai mandée auprès de moi : je désire savoir ce qui a rapport au Christ ; parle sans crainte.... Et si la cassette que je vois sous ton voile renferme le trésor que je veux contempler, dépose-la sur ce petit autel, sous la garde de mes dieux domestiques....

— Cela ne se peut, dit Séraphia : il n'est point d'alliance entre le Christ et Bélial. »

Elle posa la cassette sur une table de bois de sandal, puis se recueillit un instant, et priant de l'esprit et du cœur elle parla ainsi :

« Je fus mariée jeune à Sirach, membre du conseil du temple, et notre union fut bénie par la naissance de deux enfants. Nous vivions fort heureux, pleins de confiance en Dieu, et désirant d'un grand désir la rédemption d'Israël. Ainsi que tous les fidèles hébreux, nous attendions, dans un temps peu éloigné, la venue du Messie libérateur : les soixante-dix semaines de Daniel étaient révolues, le sceptre n'était plus dans la maison de Juda, les prophéties données à nos pères semblaient accomplies, et, à la loi dictée sur le Sinaï, succédait une loi de grâce, de miséricorde et d'amour. Les cieux allaient s'ouvrir, le juste descendrait sur la terre comme une rosée longtemps attendue, et, prosternés devant l'autel, nous répétions avec plus d'ardeur les paroles que l'Esprit saint dicta à Isaïe : *Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre, envoyez celui que vous nous avez promis ! O si*

vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre !...

Un jour, le bruit se répandit que nos vœux étaient exaucés : les fidèles israélites se disaient les uns aux autres : « Un petit enfant nous est né.... Marie, l'épouse de Joseph, est bénie entre toutes les femmes, car elle a mis au monde le désiré des nations.... Des rois venus de l'extrémité de l'Asie sont accourus pour l'adorer, ils lui ont offert l'encens, l'or et la myrrhe.... »

Déjà nous nous réjouissions et nos cœurs saluaient les conquêtes de ce roi qui devait soumettre toutes les nations à son empire.... Nos fronts humiliés se relevaient, et nous pensions tous que les jours de David et de Salomon a'laient renaître, plus brillants, plus splendides qu'autrefois. Déjà, pleine d'un orgueil de mère, je consacrais mes enfants au service de ce roi nouveau, et en les admirant si beaux et si pleins de vie, je formais mille projets de gloire sur leur berceau. Un jour, j'étais seule, assise auprès d'eux, lorsque des cris affreux m'attirèrent sous le portique, où déjà s'étaient rassemblés nos serviteurs. Je vis, saisie d'effroi, une troupe de soldats, la pique, l'épée, la hache d'armes à la main, qui poursuivaient quelques femmes portant leurs nourrissons dans leurs bras : deux de ces hommes frappèrent des enfants sur le sein de leur mère, et je vis ces petits corps mutilés et sanglants rouler sur la terre.... Une femme pâle, les yeux hagards, passa devant moi en s'écriant : « Hérode fait tuer tous les enfants, afin d'atteindre le Messie !... » A ces mots, je volai vers le berceau où dormaient mes fils... je les étreignis sur ma poitrine, j'aurais voulu les cacher dans les entrailles qui les avaient portés.... Je voulais fuir... mais où?... les cris déchirants des mères, retentissant de toutes parts, m'annonçaient un universel carnage.... O voix lamentables qui durent trouver de si longs échos dans mon propre sein, je

vous entendez toujours !... Un de mes enfants se mit à pleurer, effrayé peut-être des mouvements que m'inspirait la terreur... j'essayai d'étouffer ses cris, j'appuyai ma main sur ses tendres lèvres, je voulais refouler cette voix plaintive qui allait le dénoncer à la mort... ce fut en vain... Une lutte s'engagea sous le portique, j'entendis les cris des soldats, les gémissements de mes pauvres serviteurs blessés en me défendant... puis des pas pesants retentirent sur l'escalier de marbre... la pierre gémissait sous la sandale ferrée des soldats... la porte s'ouvrit, je m'élançai... J'ignore ce qui se passa, seigneur... je fus repoussée, foulée aux pieds, et quand, après de longues heures, je revins à moi, j'étais couchée sur mon lit, entourée de mes femmes en pleurs... de mon mari désespéré... je demandai mes fils, et comme on ne m'obéissait pas, je me levai, je les cherchai moi-même... je les trouvai étendus dans leur berceau, jonchés des fleurs avec lesquelles ils jouaient naguère... Je voulus les saisir... ils étaient glacés... j'ouvris leurs vêtements... de larges blessures déchiraient leur poitrine; tous deux... tous deux étaient morts !

— Je me souviens qu'en apprenant ce massacre, César-Auguste s'était écrié : « Mieux vaut être le pourceau d'Hérode que son fils ! » dit l'empereur avec un sombre sourire (1).

— Il est vrai ! Bourreau de toutes les mères, il n'épargna pas même son propre sang... Il envoya au ciel les prémices des martyrs : ces enfants furent immolés au Christ... heureux, heureux de recevoir dès le berceau une palme immortelle, et de jouer d'une main innocente avec les couronnes des élus ! Leurs mères seules étaient à plaindre. Pour moi, je vécus, mais sans vouloir être consolée. Mon époux

et moi, nous nous environnâmes d'une retraite profonde, où se nourrissait mieux le deuil de nos cœurs... De longs jours s'écoulèrent, et nos années chancelantes ne s'appuyèrent pas sur ces enfants respectueux qui sont la couronne des vieillards. Mon mari, plus accablé de chagrins que de jours, mourut, le cœur rempli de joie, tel qu'un voyageur lassé qui arrive au terme de sa course... Je restai seule dans la maison muette que le compagnon de ma vie avait quittée à jamais, et je vécus de prières et de larmes. Vers ce temps, une de mes parentes, qui habitait le pays de Sidon, vers les bords de la mer, vint me visiter, et je fus surprise de la voir, car depuis longtemps une grave maladie l'enchaînait sur sa couche. Elle semblait forte et bien portante, comme si la sève de la vie eût coulé en ses veines plus abondante qu'autrefois.

« Un grand prophète est venu parmi nous ! dit-elle en répondant à mes questions empressées ; écoutez ce qui m'est arrivé : J'étais malade depuis douze ans et je n'espérais plus la guérison, lorsque j'entendis répéter autour de moi que Jésus de Nazareth faisait les œuvres de Dieu, et guérissait par sa parole, son attouchement, ou sa seule volonté, tous les malades qu'on apportait à ses pieds. Mon âme fut réjouie à ces paroles, et apprenant que Jésus était non loin de ma demeure, j'essayai de sortir... Sans doute, un des esprits qui sont devant la face du Seigneur me prêta son aide ; je fendis la foule, je vis de loin Jésus, son front majestueux, sa main qu'il élevait pour bénir... Je me rapprochai, je me prosternai derrière lui, et, pleine du désir d'être guérie, je touchai la frange de son manteau... Au même instant, Séraphia, je me trouvai guérie, ma force première était revenue, la source du sang que je perdais était séchée, et le Maître, se tournant, dit à haute voix :

« Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? »

(1) La tradition rapporte que deux fils d'Hérode furent compris dans le massacre des Innocents.

Ses disciples lui dirent : « Maître, vous voyez que la foule vous entoure de tous côtés, et vous demandez qui vous a touché ? »

Mais Jésus dit : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi. »

Alors, me voyant découverte, je m'approchai toute tremblante, je me jetai de nouveau à ses genoux, j'avouai le désir qui m'avait portée à le toucher, et Jésus me dit avec une grande douceur : « Ma fille, allez en paix, votre foi vous a guéri ! »

Depuis ce jour, je ne souffre plus, et pour éterniser ma reconnaissance envers mon divin Bienfaiteur, j'ai fait élever, non loin de ma maison, un groupe de bronze qui représente Jésus debout, plein de grâce et d'autorité, et moi, pauvre malade, agenouillée auprès de lui, étendant mes mains vers le bord de son vêtement. Vous le voyez, Séraphia, le Seigneur est grand en ses miséricordes, et le temps est venu où la justice et la paix se donnent le baiser d'alliance ! » (1)

Tel fut, seigneur, le récit de mon amie, confirmé par la vigueur surnaturelle qui était venue ranimer un corps épuisé ! Que vous dirai-je ? moi aussi je conçus le désir de voir et d'entendre Jésus, Jésus, le fils de Marie, Jésus pour qui mes enfants, tendres victimes, avaient été frappés dans leur berceau. J'appris qu'il se dirigeait vers la ville sainte, vers Jérusalem, et me mêlant à la foule innombrable qui le suivait jour et nuit, et qui, pour recueillir la manne de sa parole, oubliait jusqu'à la nourriture du corps ; confondue avec ces pauvres qu'il évangélisait, j'entendis ses instructions. Je

ne vous les répéterai pas, seigneur : les œuvres de mon Dieu parleront, je l'espère, à l'empereur, et peut-être alors voudra-t-il connaître les lois de ce Docteur divin, de ce Verbe éternel, de cette Sagesse incréée, descendue des cieux afin d'éclairer toutes les nations. Pour moi, je fus changée : ma douleur devint de la joie, mon abattement de l'espérance, et un hymne d'allégresse s'éleva de mon cœur vers mes enfants, innocents et glorieux martyrs du Christ ; vers mon époux, homme juste, qui avait tant désiré le Saint d'Israël. Des craintes trop légitimes pour Jésus, pour mon maître, troublaient seules ma sérénité ; l'enfer tout entier s'armait contre lui, et lui-même avait prédit sa fin prochaine...

C'était vers l'époque où les Juifs célébraient la Pâques, la veille du Sabbat... dès le matin, Jérusalem ne fut que trouble et sédition... Jésus, trahi par un des siens, venait d'être livré au prince des prêtres... Ce fut le cœur navré d'angoisse, accablé d'épouvante, que j'écoutai le récit des outrages auxquels ce Roi des rois était en butte chez Caïphe, pendant une nuit terrible dont les secrets infernaux ne seront connus qu'au grand jour des justices du Seigneur.... D'heure en heure, de nouveaux bruits parvenaient à mon oreille ; le gouverneur de la Judée venait d'envoyer Jésus au tétrarque Hérode... Celui-ci, entouré d'une cour insolente, avait raillé le Fils de Dieu ! Traîné de nouveau devant Pilate, il subit le châtimement des esclaves, et une soldatesque cruelle couronna d'épines le Dieu qui ne s'est fait homme que pour sauver les hommes... Pilate, ayant honteusement cédé aux lâches fureurs du peuple, avait voulu laver ses mains d'un sang qui les couvrira à jamais, et avait envoyé Jésus à la mort... Et lui, toujours patient, toujours soumis, semblait ressentir pour ses infâmes bourreaux un amour plus fort que la mort !

La sentence était prononcée, déjà le

(1) Voir saint Luc, ch. VIII. Au témoignage d'Eusèbe de Césarée et de plusieurs autres auteurs dignes de foi, la femme hémorroïsse fit, en effet, élever ces deux statues, témoignage de sa gratitude ; elles furent détruites par les ordres de Julien l'Apostat.

cortège se dirigeait vers le Golgotha... Il allait passer devant ma demeure... J'entendais les clairons de la cavalerie romaine... Aussitôt ma résolution fut prise; je me plaçai sur le seuil de ma maison, et j'attendis. Je vis les orgueilleux et riches pharisiens, gonflés d'une joie sanguinaire, et précédant sur leurs chevaux rapides la marche du Juste, accablé sous le fardeau de la croix. Je vis Pontius-Pilatus, le visage pâle sous un casque étincelant; je le regardai, afin de le reconnaître devant le trône du Juge où nous comparâtrons tous.... Je vis des hommes à l'air sauvage, qui portaient en riant les échelles, les cordes et les clous... Une populace avide de sang remplissait la rue et dérobait Jésus à mes regards... Je n'entendais que blasphèmes, sarcasmes horribles : des enfants même portaient des cailloux dans le pan de leurs petites robes, pour les jeter sous les pieds meurtris du Sauveur... Enfin, je le vis!... pâle, sanglant, ne conservant la vie que par un suprême effort, et chancelant sous l'énorme fardeau dont on avait chargé ses épaules blessées.

A cette vue, je ne pus me contenir : nulle force humaine n'aurait pu m'arrêter... Je m'avantai dans la rue, je marchai vers Jésus, et, ôtant mon voile, je tombai à ses pieds, en disant :

« Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur ! »

Jésus prit le voile, l'appliqua sur son visage, et me le rendit en me remerciant.

Je pressai le voile contre ma poitrine, et rentrai dans une maison, poursuivie par les imprécations de la foule, m'estimant heureuse de prendre part au calice du Seigneur. Je déployai ce voile, et, pleine de joie, de frayeur, de tendresse, je vis que Jésus, usant en faveur d'une pécheresse de son pouvoir suprême, avait imprimé sur ce linge son visage, tel que je venais de le voir, sanglant et défiguré. Je restais dans ma demeure, contemplant le précieux souvenir que m'avait légué le

Sauveur... Trois heures après, tout était consommé..... Jésus était mort.... et le monde était racheté ! »

Tel fut le récit de Séraphia. Tibère avait écouté avec une attention profonde... il lui dit brusquement :

« Femme!... montrez-moi ce voile ! »

— Seigneur, le voici, » répondit Séraphia en ouvrant, au moyen d'une clef d'argent, sa cassette de cèdre. Elle en tira un long voile de laine blanche, et le déployant aux yeux de l'empereur, elle dit intérieurement :

« O Dieu ! montrez votre pouvoir ! »

Le voile miraculeux portait l'empreinte d'une face ensanglantée, environnée d'une couronne d'épines, et dont l'expression auguste et douloureuse portait dans l'âme un attendrissement mêlé de crainte.

Tibère la contempla, étendit ses mains tremblantes, afin de toucher cette image adorable... mais se recula, comme si un sentiment de respect, jusqu'alors inconnu, eût soudain parlé à son cœur. Au même instant, se soulevant sur sa couche, il s'écria :

« Ton Dieu est un Dieu puissant, femme!... je suis guéri ! »

Séraphia tomba à genoux et adora en silence. Tibère respecta ses pieuses effusions, et après un long temps, il lui dit avec douceur :

« Reste auprès de moi, je te donnerai à Rome une maison et des esclaves; tu serviras ton Dieu en paix, et nulle femme, je le jure par ton Dieu, pas même l'impératrice, pas même la prêtresse de Vesta, ne sera, plus que toi, environnée d'honneurs et comblée de richesses.

— Je vous rends grâces, seigneur, mais je ne forme plus en ce monde qu'un désir, c'est de vivre et de mourir auprès du tombeau de mon Maître !

— Tu veux retourner à Jérusalem ?

— Oui, seigneur.

— Je te donnerai de l'or...

— Seigneur, je n'en ai pas besoin.

— Tu emporteras au moins des parfums pour les brûler au tombeau de Jésus.

— Je les offrirai pour vous, seigneur, à Celui qui n'habite plus ce tombeau, mais qui règne glorieux dans le ciel.

— Ne veux-tu pas autre chose ?

— Seigneur, je voudrais que vous pussiez confesser la foi de mon Dieu, qui vient de vous donner une marque de sa puissance.

— Ce serait abdiquer l'empire... Les divinités protectrices de Rome se vengeraient !

— Le néant se venge-t-il ?

— Adieu, femme, adieu ! Aussi long-

temps que je gouvernerai le monde, je te le promets ! jamais les disciples du Christ ne seront inquiétés... Va, maintenant ! »

Séraphia la quitta et retourna à Jérusalem. Les Juifs la persécutèrent, et l'enfermèrent dans une prison, où elle mourut de faim pour l'amour de Jésus-Christ.

La tradition chrétienne a conservé le souvenir de cette pieuse femme, mais on lui donne communément le nom de Véronique, de *vera-icon*, *vrai portrait*, en mémoire de ce que le Sauveur fit pour elle (1).

EVELINE RIBBECOURT.

L'ANNEAU DE MARIAGE.

« Louisa ? il y a une femme qui vous demande en bas ; allez voir tout de suite ce qu'elle veut.

— Oh ! papa, soyez tranquille, elle n'est pas pressée, répondit la jeune miss, sans bouger de la bergère où elle était mollement enfoncée.

— Ma chère amie, ne la faites pas attendre : le temps d'une ouvrière est son capital, et vous n'avez pas le droit de l'en frustrer.

— L'en frustrer, papa !... quelle expression dure !.... Je paye à ces gens-là leurs notes très-exactement... qu'ont-ils à demander encore ? »

Monsieur Frizell n'avait pas attendu la fin de la phrase, et Louisa le voyant parti, reprit son déjeuner, se proposant, quand elle l'aurait achevé, de faire monter cette femme qu'elle savait lui apporter des fleurs artificielles qu'elle avait demandées à voir.

Tout en dégustant son café, elle aperçut une brochure nouvelle, que son père avait parcourue le matin. Elle la prit, et bien-

tôt, absorbée dans sa lecture, elle oublia les fleurs, l'ouvrière et la remontrance paternelle. Au bout d'une heure, elle fut interrompue par l'arrivée de quelques jeunes amies, dont la visite la retint nécessairement dans son salon. Après une longue causerie, très-animée, mais assez futile, une des visiteuses vint à dire qu'elle avait remarqué, en passant dans le vestibule, une femme avec un carton de fleurs artificielles, les plus belles qu'elle eût jamais vues, ajoutant qu'elle serait charmée de les examiner. Louisa, qui se rappela alors les paroles de son père, rougit légèrement et sonna pour qu'on fit monter la marchande. Les jeunes filles passèrent encore une heure à tourner et retourner

(1) Le fond de cette nouvelle est emprunté au livre si beau et si poétique, intitulé : *La Douleoureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les méditations de sœur Anne-Catherine Emmerich*, traduit de l'allemand par M. de Cazalès.

les jolis échantillons contenus dans le carton, les essayant sur leurs têtes, et s'interrompant à chaque minute pour exprimer le désir d'avoir assez d'argent afin de les acheter. C'étaient des jeunes personnes élégantes, d'une toilette recherchée et dont tout l'extérieur se trouvait bien en rapport avec la richesse de l'appartement que garnissait un ameublement somptueux ; des tableaux de prix couvraient les murs, des livres précieux étaient répandus sur les tables, et des objets de fantaisie couvraient les consoles et les étagères. L'air pur du matin passait à travers de légers rideaux de mousseline, et agitant doucement d'épaisses tentures de damas, arrivait tout chargé des parfums du jasmin et de l'héliotrope, tandis que les rayons de soleil qui tombaient sur un globe de cristal où nageaient des poissons à couleur dorée, se réfléchissaient sur des candélabres richement sculptés, qui semblaient, ainsi éclairés, des fragments d'un arc-en-ciel.

Oui, tout était en rapport avec ces heureuses jeunes filles, qui se contemplaient avec bonheur dans les glaces et les psychés ; tout, excepté la figure pâle, inquiète, soucieuse de la marchande de fleurs couverte de vêtements de veuve (1), vêtements usés, mais évidemment conservés avec le plus grand soin ; elle présentait les gracieuses guirlandes les unes après les autres, d'un air qui formait un contraste si triste avec la gaieté des jeunes personnes, que celles-ci n'auraient pu manquer d'en être émues de pitié, si elles avaient eu le loisir de lui accorder une seule pensée.

(1) En Angleterre, les veuves portent un deuil particulier. C'est une robe de mérinos noir ; une haute bande de crêpe noir est cousue à plat au bas de la jupe — un plastron, aussi de crêpe noir, est posé sur la poitrine — un bonnet de mousseline blanche dont la passe est ornée de trois rangs de bouillons ; dans celui qui entoure la figure, est passé un ruban qui sert à nouer le bonnet sous le menton.

Mais elles ne la remarquaient pas, elles ne la regardaient pas, excepté pour lui demander le prix de quelque superbe fleur, se récrier sur sa cherté, dire qu'elles voudraient pouvoir tout acheter et déclarer qu'elles apprendraient à faire des fleurs, occupation qui devait être bien agréable.

Enfin, après qu'elles eurent tout bouleversé, une d'elles se souvint qu'il était temps de se rendre chez le peintre qui faisait son portrait, vu que ce monsieur n'attendait jamais, et qu'elle perdrait ainsi la seule heure qu'il pût lui donner. Louisa fit un achat insignifiant, car elle avait changé d'idée pour une autre parure, et la compagnie quitta précipitamment le salon, laissant la pauvre veuve remettre en ordre ses fleurs toutes froissées, et libre de s'en retourner chez elle.

Quelque peu disposées que fussent ces jeunes étourdies à s'occuper de la fleuriste, nous allons la suivre jusqu'à son logis, où elle arriva, fatiguée et découragée.

C'était un grenier étroit et bas, ne recevant le jour que par une seule lucarne, à travers laquelle un rayon de soleil, pénétrant jusque vers un coin de la chambre, presque entièrement vide, éclairait un misérable lit, placé sans doute à cet endroit pour recevoir un peu de chaleur qui au moins ne coûtait rien. Couchée sur ce lit, le dos appuyé sur une chaise brisée recouverte d'un vieux châle, car le luxe des oreillers était inconnu pour ces pauvres gens, était une jeune femme ; comme la première, elle portait le bonnet de veuve, et les indices de ce deuil dans le peu de vêtements qu'on apercevait sur elle. Sa figure pâle et maigre témoignait qu'une maladie grave avait tari les sources de sa vie. Ses petites mains grêles façonnaient quelques-unes de ces jolies fleurs que sa mère portait vendre au dehors, et le contraste de leurs couleurs délicates artistement mélangées faisait ressortir d'une manière encore plus affreuse la pâleur de ses joues malades. On voyait près d'elle une couronne

de fleurs d'oranger à demi terminée; tout ce que cette couronne semblait présager de joie, d'espérance, de bonheur, de richesse et de luxe, avait quelque chose de déchirant, en comparaison de l'apparence misérable et de la pauvreté de l'ouvrière.

« Ah! ma bonne mère, dit-elle quand celle-ci entra, il m'a semblé que vous tardiez bien à revenir; mais j'espère que vous avez vendu les fleurs et que vous m'apportez ce dont j'ai besoin? »

Sa mère secoua silencieusement la tête en déposant le carton, et fixa ses yeux pleins de larmes sur sa fille, dont la figure exprima aussitôt le plus profond découragement.

« Rien! vous n'avez rien vendu? demanda de nouveau celle-ci d'un air désespéré. Comment cela se fait-il? je croyais que miss Louisa Frizell et madame Dashwood vous les avaient commandées? »

— Miss Frizell m'a retenue près de deux heures, répondit la mère, et après avoir touché et retouché à toutes mes fleurs, elle m'a acheté pour la valeur de deux schellings; puis comme j'étais d'une heure en retard avec madame Dashwood, celle-ci a été fort mécontente, et n'a rien trouvé à son goût. Du reste il est bien vrai que les fleurs ont été tellement bouleversées par miss Frizell et ses amies, qu'à moins d'être entièrement retouchées, elles ne valent guère la peine qu'on les regarde.

— Et la couronne de mariage de miss Singleton? comment la finir si je n'ai pas les choses nécessaires? Deux schellings seulement pour une course et une attente de quatre heures!... Ah! maman, maman, que les gens riches connaissent peu la valeur du temps qu'ils nous font perdre!... Voulez-vous acheter avec ces deux schellings de la soie blanche et verte?

— J'ai dépensé cet argent pour acheter de quoi manger, ma fille. Je savais qu'il n'y avait rien à la maison, et votre garçon va bientôt demander son dîner. Dort-il?

— Oui... voyez comme il dort bien! » répondit la jeune femme; et soulevant une légère couverture, elle découvrit sur le lit, à côté d'elle, un beau petit garçon, d'un an environ, qui sommeillait paisiblement dans l'heureuse ignorance de son âge.

Toutes deux contemplèrent cet enfant jusqu'à ce que leurs yeux se remplissent de larmes; mais au bout de quelques minutes, la jeune mère se détourna en disant: « Que faire?... Il faut que cette couronne soit terminée, ou dans huit jours nous serons sans abri. »

Elle s'arrêta... une vive rougeur, indice d'une lutte intérieure, teignit les pommettes de ses joues, tandis que ses lèvres minces devenaient plus pâles qu'auparavant; puis tirant de son doigt son anneau de mariage, elle le tendit à sa mère: « Ce n'est que pour quelque temps, murmura-t-elle; qu'importe, d'ailleurs? pourquoi éprouverais-je tant de peine à me séparer du symbole... quand la réalité m'a été arrachée?... Il le faut!... pour notre enfant... pour son enfant!... Que me fait ce que l'on pensera de moi? »

Sa mère prit l'anneau sans rien dire; c'était un sacrifice qu'elle n'aurait pas pu demander, mais qu'elle voyait inévitable, car elles ne possédaient rien autre chose de superflu. Elle prit donc, l'anneau en silence, et sortit.

Demeurée seule, sa malheureuse fille, saisissant la couronne d'oranger, s'écria: « Heureuse, heureuse fiancée! quand vous porterez cette couronne, que vous serez loin de penser aux larmes amères, aux mains fatiguées, aux cœurs brisés qui ont présidé à sa confection! Et moi aussi j'ai été heureuse autrefois!... qui eût prédit alors la misère de ma condition présente? Mais ne me laissé-je pas aller à l'envie?... Que Dieu me pardonne! » Et s'affaissant sur le lit à côté de son enfant toujours endormi, elle attendit, silencieuse et immobile, le retour de sa mère.

Celle-ci, pendant ce temps, allait d'un

pas fatigué et le cœur oppressé remplir sa pénible commission ; mais elle était tellement absorbée dans ses tristes réflexions, qu'elle savait à peine le chemin qu'elle suivait, jusqu'à ce que, enfin, elle finit par se trouver dans le plus beau quartier de Londres, à la porte d'un célèbre bijoutier. Elle entra timidement, et, attendant qu'un des commis fût libre, elle se hasarda à lui exposer le but de sa visite, et lui montra l'anneau.

« Nous n'achetons pas des objets d'occasion, madame, répondit le commis, et dans tous les cas nous ne pourrions donner que la valeur de l'or.

— Et combien serait-ce ? demanda-t-elle en tremblant.

— A peu près deux schellings et demi, répondit-il d'un air distrait.

— Vous ne pourriez donner rien de plus ? ajouta-t-elle d'un ton suppliant ; je suis dans le dernier besoin, et je n'ai pas six sous de reste.

— N'est-ce pas vous qui vendez des fleurs artificielles ? » lui demanda un monsieur qui, frappé de la douceur et de la convenance de ses manières, l'observait depuis son entrée dans le magasin.

Elle lui répondit affirmativement.

« Est-ce que vous n'avez rien vendu ce matin ? ajouta-t-il.

— Une jeune demoiselle m'a acheté une fleur de deux schellings, répondit la pauvre veuve, mais elle m'a retenue si longtemps, que j'ai mécontenté une excellente pratique en ne me trouvant pas à l'heure chez elle. »

Le monsieur se mordit les lèvres, et traversant précipitamment le magasin, il revint aussitôt conduisant Louisa par la main, car c'était M. Frizell qui se trouvait là, attendant sa fille occupée devant un autre comptoir à se choisir une paire de bracelets.

« Répétez à ma fille ce que vous venez de me dire, madame, je vous en prie ! entièrement dans son intérêt.

— Excusez-moi, monsieur, et pardon-

nez à mademoiselle, répondit la veuve avec une fermeté respectueuse ; elle ne savait sans doute pas quelle est la valeur du temps pour les gens de commerce, et je n'avais pas l'intention de me plaindre d'elle.

— Permettez-moi au moins de réparer sa faute, reprit le père ; mais comme il nous sera plus commode de régler nos affaires dans un endroit particulier, souffrez d'abord que je vous reconduise chez vous... dans ma voiture. Vous avez probablement beaucoup marché aujourd'hui. »

Toutes les objections de la veuve furent inutiles ; un instant après elle était assise à côté de Louisa, dans l'équipage élégant de M. Frizell, à la grande mortification de la jeune miss, qui se jeta au fond de la voiture, faisant tout son possible pour se cacher, de crainte que quelqu'un ne la reconnût en semblable compagnie.

La voiture ne put approcher tout près du logis ; mais M. Frizell, sans paraître s'inquiéter de la laideur de la rue étroite ni de la malpropreté de l'escalier, entraîna résolument sa fille, et l'enfant du luxe et de l'opulence, la joyeuse, l'élégante, la fashionable Louisa Frizell se trouva pour la première fois face à face avec les victimes de la misère et de la maladie.

Le spectacle de cette chambre misérable, et de cette pauvre malade étendue sur ce lit, lui fit éprouver un douloureux frémissement. La pauvreté ! jusqu'alors elle n'avait pas su ce que c'était, et encore la pauvreté se montrait ici sous sa forme la moins repoussante, car, bien que nue et désolée, la chambre était propre ; malgré sa faiblesse et sa maigreur, la malade avait une apparence de netteté sur sa personne ; le beau petit garçon, assis à côté d'elle, qui fixait ses grands yeux noirs et pensifs sur ces étranges visiteurs, comme pour leur demander le motif de leur présence, imprimait au groupe un air de grâce et d'élégance. Quand Louisa vit la reconnaissance qu'excitèrent les achats faits par son

père, et la satisfaction avec laquelle fut reçue la faible somme de vingt schellings, elle commença à comprendre un peu la valeur de l'argent. Mais le profond sentiment de bonheur et de gratitude qui se peignait sur le visage de la pauvre jeune veuve en revoyant son anneau de mariage, eut quelque chose de si touchant, que la jeune fille à ce moment se sentait disposée à faire le sacrifice de la moitié de ses bijoux pour obtenir un semblable regard.

Cette rencontre, quelque heureuse qu'elle fut pour les deux pauvres veuves, l'était encore davantage, dans un autre sens, pour Louisa Frizell ; elles furent, il

est vrai, tirées de la situation la plus déchirante, pour être placées dans un état d'aisance qui, d'après leurs modestes désirs, était presque de la richesse ; mais elle, Louisa, fut arrachée de la pauvreté de sentiments, du manque de charité, défauts qui, sans une leçon comme celle-là, aurait desséché et détruit toutes les aimables qualités de son naturel. La leçon fut efficace, et Louisa Frizell, l'étourdie d'autrefois, est maintenant un modèle de bienveillance envers les gens qu'elle emploie, et de modération dans les dépenses que son rang pourrait justifier.

(Traduit de l'anglais.)

SEVERIN.

LE SAUVAGE.

Il s'en va, l'homme à la peau blanche,
Qui disait : « Viens voir ma cité ? »
Fuir mes forêts de liberté !
Mon enfant, mon hamac qui penche,
Fuir ma compagne au teint si beau,
Au pagné fin, au doux visage !...
Qu'il rejoigne seul au rivage
Sa case qui marche sur l'eau !

Son grand monde est, dit-on, plus loin que ces savanes,
Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs déserts,
Et ces mers et ces bois tout parés de lianes,
Et d'autres bois et d'autres mers.
Ah ! j'aurais dit : « Pars seul ! » m'eût il fallu lui rendre
Ses présents : ses couteaux d'acier fins et coupants,
Ses sonnettes au chant si clair qu'il semble entendre
Les écailles de nos serpents.

Comme des nids d'oiseaux, nos abris sont fragiles ;
Il dit les siens brillants, avec des murs épais ;
Mais je sais qu'au-dessus de ces cases des villes,
On voit s'élever des palais.

Nous recouvrons nos toits de joncs qu'on entrelace,
De paille de maïs, de branches de gommiers;
Mais ils sont tous égaux et rien ne les dépasse,
Que les feuilles de nos palmiers.

Leurs sièges sont, dit-il, des chaises veloutées;
Moi, j'aime mieux, avec mes haches et mes dards,
Conquérir, pour m'asseoir, quelques peaux tachetées
De tigres rouges, de jaguars.
Il parle de miroirs qui doublent le visage;
Mon miroir, c'est ce fleuve; il est grand, sans apprêts,
Sans entourage d'or; son cadre est un rivage
De montagnes et de forêts.

Là-bas une pendule, où l'aiguille s'avance,
Marque instant par instant chaque jour qui s'enfuit;
Ici nous mesurons largement l'existence
Par le matin et par la nuit.
Tout le luxe mesquin de sa riche demeure,
Je le méprise, moi! Voici dans ce ciel bleu,
Notre pendule à nous, ce beau soleil, où l'heure
Se lit sur un cadran de feu!

Dans un sombre caveau, dans un tombeau superbe,
Sous des pierres, il dit qu'ils font sceller les morts;
Nos pères sont ici couchés sous un peu d'herbe;
Nul marbre ne pèse à leur corps;
Sur le simple gazon, un palmier qui s'élève,
Monument du désert, se dresse au-dessus d'eux,
Fait vivre leur poussière, et la prend dans sa sève,
Puis la fait monter vers les cieux.

Ses dieux restent cachés; mais ceux de nos savanes
Sont les astres d'en haut; c'est le soleil qui luit.
Tous les soirs je lui dis : « Viens mûrir nos bananes,
» Au gavoyer suspends son fruit;
» Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière;
» Jaunis les verts maïs que nous te confions. »
Et chaque jour il vient répondre à ma prière,
Avec sa flamme et ses rayons.

Nous adorons la lune et l'étoile brillante;
Nous n'avons que des dieux de lumière et de feux,
Nous leur parlons au bois, près de l'oiseau qui chante,
Et sous les palmistes ombreux.

Le blanc voulut ici faire un temple de pierre,
Mais nous avons brisé son temple et son autel.
Nous! sous des murs voûtés enfermer la prière
Qui ne peut plus voler au ciel!

Il s'en va l'homme à la peau blanche;
Oh! qu'il parte! à lui la cité,
A moi mes bois de liberté,
Mon enfant, mon hamac qui penche,
Et ma compagne au teint si beau,
Au pagne fin, au doux visage;
Qu'il rejoigne seul au rivage
Sa case qui marche sur l'eau!

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

REVUE DES THEATRES.

Le Petit Pierre, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Dennery et Decourcelle.

La scène se passe dans un village de Bretagne au bord de la mer.

Une chambre dans la chaumière de Marguerite.

Jean Gouju, cousin de Marguerite, vient tenant sous son bras des cosses de haricots. « Je vais connaître mon destin, dit-il en s'asseyant : Un n'haricot... elle m'aime; deux z'haricots... un peu; trois z'haricots... beaucoup. — C'est une marguerite que l'on consulte ordinairement, reprend en entrant Tiennette. Oui, mais n'ayant pas de fleur, je peux bien consulter un légume... Pourquoi qu'il ne me répondrait pas?... l'haricot est tout aussi causeur que la marguerite. — Vous êtes un bêtat! (Gouju continuant son jeu.) — Un n'haricot... elle m'aime... deux z'haricots... — Voyons! en finirez-vous? s'écrie Tiennette. Je vous l'ai dit vingt fois que j'avais

la sottise de vous aimer. — C'est vrai... mais vous m'avez dit vingt fois que vous ne pouviez pas me souffrir... ce qui fait... — Ce qui fait, reprend Tiennette, que vous feriez mieux d'aller tout bonnement parler à mon oncle Benoît. — Votre oncle!... v'là cinq fois que je lui parle, à votre oncle. La première, il m'a dit : Je verrai, mon bon homme... la seconde fois : Nous avons le temps, mon bon homme... la troisième : Tu m'emb... nuies, mon bon homme... la quatrième : Si tu me reparles de ça, je te casserai la figure, mon bon homme... Et la cinquième, il m'a flanqué un coup de pied... très-fort... son bon homme. »

Marguerite sort de sa chambre, elle apprend la cause de la tristesse des deux jeunes gens. « Mais pourquoi Benoît ne consent-il pas à votre mariage, mes enfants? leur demande-t-elle. — Il prétend, répond Tiennette, qu'il n'est pas nature, qu'une nièce soit mariée avant son oncle, et que si vous vouliez... — Mais Benoît

sait bien la raison qui m'empêche... — Oui, dit Benoît en entrant, Pierre Valin, un rageur, un casse-tout, un marin, enfin. — J'en conviens, reprend Marguerite, et je me dis que j'aurais été peut-être malheureuse en ménage, car j'ai une tête aussi, moi !... Mais quand je pense à Pierre, je me souviens de son courage, de son dévouement... de ce qu'il a fait pour ma mère, il y a sept ans ! La récolte avait manqué, l'hiver était froid, le travail et le pain étaient rares... ma mère était malade, elle devait de l'argent, beaucoup d'argent... On allait nous chasser de cette chaumière, et déjà les huissiers avaient mis la main sur nos pauvres meubles... quand un homme paraît à cette porte, le sac sur le dos, la sueur au front, agitant dans ses mains tremblantes trois billets de 500 francs... Cet homme, c'était Pierre Valin... Pierre, qui s'était fait soldat, qui s'était vendu pour nous sauver ! « Marguerite, me dit-il, je t'aime... et je ne veux pas que ta mère ait froid dans l'hiver... je ne veux pas qu'elle ait faim... je ne veux pas que tu demandes l'aumône aux passants... voilà quinze cents francs... c'est tout ce que j'ai... c'est tout ce que je vaudrais... Dans six ans, si je ne suis pas mort, si tu n'est pas mariée, et qu'un troupier ne te fasse pas peur, nous en recauserons... » Là-dessus il a pleuré, puis il est parti en me disant : Souviens-toi, et attends-moi ! — C'est un procédé délicat, dit avec émotion Gouju. — Bah ! tout le monde en aurait fait autant, reprend Benoît. — Non... pas tout le monde, ajoute Gouju. Enfin, c'est l'homme... il est mort depuis un an... la feuille a dit que tous les marins du *Jean Bart* étaient périés en combattant, et que le reste avait succombé à la nage. — Mais je n'ai vu nulle part le nom de Pierre, reprend Marguerite, et dans un pareil doute... — En admettant qu'il ait réchappé, fallait écrire, dit Tiennette... — D'ailleurs, ajoute Benoît, on ne peut pas attendre ce monsieur éternellement,

surtout quand on l'a attendu six ans de son vivant et un an après sa mort... — Surtout... surtout ! dit Gouju, quand le mariage des autres dépend du vôtre, quand vous pouvez, cousine, faire le bonheur de Tiennette et le mien. — Et puis, reprend encore Benoît, qu'est-ce qu'il vous rapportera de l'armée ? des rhumatismes dans les jambes, ou ses mains gelées en Russie ; tandis que moi, je suis forgeron, j'ai de bons bras pour travailler, et trois mille francs dans ce vieux portefeuille. — Allons, un bon mouvement, » lui dit Tiennette. Et Marguerite n'entend plus que ces mots : « Je serai si heureux !... nous serons si heureux !... — Eh bien, dans un mois ou deux, répond-elle. — Pour que vous alliez encore vous dédire, comme les trois dernières fois ? s'écrie Benoît... Non pas !... Aujourd'hui même ! — Tout de suite !... Tout de suite ! » répètent ensemble Gouju et Tiennette.

Benoît court chez le notaire, Gouju chez les amis, et Tiennette ouvre armoire et commode pour y prendre la toilette qui est prête depuis six mois ; puis malgré les si, les mais de Marguerite, elle sort la robe, le bouquet, la couronne, et se met à habiller la mariée. « Mais, dit encore Marguerite, c'est une affaire si grave de s'enchaîner pour toujours... — Si on peut dire des choses pareilles ! reprend Tiennette. Je vous demande un peu ce qu'il y a de terrible à se faire belle comme une sainte Vierge, et à rendre tout le monde heureux. — Benoît m'aime sincèrement, n'est-ce pas ? — Tu oublies donc que c'est la troisième fois qu'il te demande en mariage, sans se rebuter... (L'orchestre joue en sourdine l'air du *Beau soleil de ma Bretagne*.) — Mais le serment que j'ai fait à Pierre !... s'il revenait un jour ?... il est si violent, si emporté... Il me semble entendre sa voix qui m'accuse, qui me menace... Ah ! vois-tu, j'en mourrais de frayeur !... » On entend la voix de Pierre qui crie : « Marguerite ! Marguerite !... » Il entre portant

l'uniforme des marins de la garde. Marguerite est atterrée; il l'embrasse, et dit avec joie : « Enfin ! je revois mon pays, mes amis, ma fiancée !... — C'est Pierre ! dit-elle enfin. — Oui, répond-il, c'est Pierre ! ce brigand, ce vaurien, qui vient de pleurer pour la première fois de sa vie... c'est-à-dire, non... la première fois, c'était quand j'ai appris que ta pauvre mère... (Il montre le ciel.) Oh ! non, au fait ! c'est quand je suis parti d'ici... enfin, ça fait trois fois... en vingt-six ans, c'est pas de trop... Mais c'est fini; je ris, je chante, en attendant que je danse... car on dansera à not' noce. — A not' noce ! répète Marguerite. — Parbleu !... Ah ! mon Dieu ! est-ce que tu n'aimerais pas la danse ? — Moi ?... répond-elle avec embarras... oui... non... Oh ! dit-elle bas à Tiennette, comment lui apprendre ?... — Qu'est-ce que tu as donc à causer tout bas avec c'te petite ?... Tiens !... je la reconnais... c'est Tiennette. Bonjour, Tiennette !... (Passant au milieu d'elles, et leur prenant un bras à chacune.) Vous parlez de moi, pas vrai ?... Dites donc... comment que vous me trouvez, hein ? — Mais... très-bien, répond Marguerite. — Oh ! oui... très-bien... très-bien ! ajoute Tiennette. — C'est que j'avais peur d'être laid... c'est une idée que nous avions de nous dans les marins de la garde... car dès qu'ils nous apercevaient, les Prussiens, les Autrichiens, les Russiens, ils s'enfuyaient... Mais toi, ma petite Marguerite, comme t'es gentille... Et dire que c'est pour moi !... Je peux pas y croire. — Dam ! dit Tiennette, après une aussi longue absence, elle aurait pu... — Quoi ?... quoi ?... quoi ?... s'écrie-t-il brutalement, qu'est-ce qu'elle aurait pu ?... — Elle demandait, ajoute Marguerite, ce que vous auriez pensé si, ne vous voyant pas revenir, je m'étais engagée à... — A un autre ?... Oh ! c'est bien simple... je l'aurais tué... je t'aurais tué... et je m'aurais tué... voilà !... Mais tu m'attendais... tu as reçu ma lettre. — Votre lettre ! — Aussi, c'est

pour moi que tu t'es faite si brave... que tu as l'air d'une mariée. — C'est que... dit Marguerite. — Attends !... v'là une idée qui me pousse... Est-ce que tu te serais dit... Il y a longtemps que ce pauvre Pierre m'aime... je ne veux pas le faire attendre un jour de plus. Marguerite, est-ce que tu t'es dit ça, dis ?... La preuve... (Prenant le bouquet qui est sur la table.) tiens, la v'là, la preuve... ce bouquet c'est mon bonheur, je le garderai toujours comme preuve de ta tendresse. » Il l'attache lui-même au côté de la pauvre fille, qui se sent mourir et tombe sur une chaise. Il demande à Tiennette le chapeau, le place et dit : « Maintenant, il ne manque plus que les amis et le notaire. — Mon Dieu ! » s'écrie Marguerite se levant avec effroi ; puis parlant bas à Tiennette, « Va, cours, empêche-les de venir ! » Mais en ce moment on entend au dehors tous les habitants du village. « Bon ! les voilà, dit Pierre, c'est comme un rêve. Ah ! il n'y a qu'une femme pour avoir de ces idées-là... (Il va au devant d'eux.) « Mes amis, mes chers amis ! — Pierre Valin ! » s'écrie-t-on de toutes parts. Au milieu de cette joie, Gouju amène le maire, le notaire ; Pierre les reçoit, leur serre les mains. « Le marié ? où est le marié ? s'écrie-t-on. — Le marié ?... parbleu ! dit Pierre se désignant, le voilà ! le... — Eh ! oui, le voilà ! » dit Benoît, qui entre en habits de noce, le bouquet au côté... Pierre se retourne... « Qu'est-ce que tu dis donc, toi ? le marié... c'est impossible. (Allant à Marguerite.) N'est-ce pas que c'est un mensonge ?... n'est-ce pas que tu n'as pas oublié ta promesse ?... n'est-ce pas que tu n'as pas voulu me faire mourir de chagrin ?... Rien ?... Mais réponds-moi donc !... Rien encore !... Et c'est moi qui ai attaché ce bouquet-là, pour un autre... c'est affreux. (Il l'arrache, le place sous sa veste et sort désespéré.) Marguerite tombe dans les bras de Tiennette qu'il emmène évanouie. Le maire, le notaire et les gens de la noce se retirent.

Tiennette revient. « Que dit Marguerite? demande Gouju. — Elle dit qu'une honnête fille n'a que sa parole, et qu'elle ne peut plus épouser Benoît. » Mais Benoît, qui n'est qu'un lâche, profite de la bêtise de ce pauvre Gouju, il l'engage à chercher querelle à Pierre. « Pierre te frappera, et cet acte de violence sera un prétexte pour que Marguerite rompe son serment. » Gouju accepte. « C'est entendu, lui dit Benoît, s'il te frappe un peu, je te donne Tiennette; s'il te casse quelque chose, je te dote... attention!... le voilà. » Benoît se glisse furtivement derrière lui et disparaît.

Pierre entre se parlant à lui-même : « Le sergent Simon me disait souvent : Petit Pierre, quand tu te croiras insulté, fume toujours une pipe entre l'injure et la vengeance, ça te donnera le temps de voir les choses comme il faut. J'ai fumé une pipe, je me crois calmé. » (Tiennette pousse Gouju.) « Il cause tout seul, je ne peux pas le déranger. — Il a fini, reprend Tiennette, va donc! — On y va!... Ah! vous v'là, vous? dit-il à Pierre. — Oui, jeune Icoglan (1). — Dites donc, vous! qu'éque ça veut dire, Icoglan? — C'est un oiseau d'Égypte. — Vous avez été en Égypte? — Un peu... même que j'ai vu les Pyramides, un monument qui a 40 siècles de haut, comme dit l'empereur. — Ah! vous avez été en Égypte?... Eh ben, vous auriez mieux fait d'y rester, en Égypte. (Pierre lève la main, mais il la laisse retomber. C'est en vain que Gouju tend le dos.) — Tu ne l'as pas aguiché assez, lui dit tout bas Tiennette. — Oh! que oui, qu'on se serait bien passé de vous ici, reprend Gouju, un trouble-fête... un bandeau (2) de discorde... un chien dans une béquille... (3), na! — Ah! mais jeune pékin... (4). — Pékin, soit! mais je me pré-

fère à un cachalot de votre espèce. (Il tend le dos.) — Tu as dit! — (Toujours tendant le dos.) Cachalot, phoque et homard... na! (Pierre lève encore la main, il la laisse encore retomber et se met à marcher à grands pas.) — Il a peur! dit Gouju avec dédain, il a peur de moi... de moi! » (Marguerite entre.) « Laissez-nous seuls, dit-elle à son cousin. — A nous deux maintenant, s'écrie Pierre avec force. — Soit! mais, je vous préviens que je ne suis plus la petite fille que vous faisiez trembler il y a sept ans! — Tant mieux, j'aime qu'on me tienne tête! » Tous deux s'accusent : elle de ne lui avoir pas écrit, lui de nier qu'elle ait reçu sa lettre. Quand ils sont plus calmes, Marguerite dit qu'elle n'épousait Benoît que parce qu'elle croyait Pierre mort, et tiendra sa promesse s'il l'exige. « Mais je l'exige, s'écrie Pierre. — J'ai cependant à vous prévenir que j'en préfère un autre. — Mais je le tuerai. — Je ne vous en aimerai pas davantage. — Je vous défendrai de penser à lui. — Je ne vous obéirai pas. — Je vous y forcerai. — Je vous en défie!... » (Pierre exaspéré lui prend rudement le bras... Elle jette un cri.) « Je t'ai fait mal? dit-il avec douleur. — Oh! ce n'est rien, monsieur. — Si, je t'ai fait mal... une femme!... je suis un lâche! (Il tombe sur une chaise et sanglote.) — Pierre!... vous pleurez! — Pardonnez-moi! Marguerite. — Pauvre garçon!... Remettez-vous!... ça m'habituera... c'est un avant-goût de notre ménage futur. — Notre ménage! non, non, ne parlons plus de ça... Si vous l'aimez, lui, c'est qu'il n'est ni violent, ni brutal. (Se levant.) Il ne vous aime peut-être pas autant que moi, mais il nous rendra plus heureuse. Tout est fini! je vous rends votre promesse... je n'suis pas digne de vous... Adieu mes rêves de bonheur!»

Mais à peine est-il sorti que Marguerite, qui au fond n'aime pas Benoît et ne craignait que la violence de Pierre, se sent attendrie de sa douleur. Le voir pleurer, le

(1) Un page du grand seigneur.

(2) Un brandon de discorde.

(3) Un chien dans un jeu de quilles.

(4) Qui n'est pas militaire. Terme grossier.

voir partir... cela lui fait mal... mais chassant ses regrets, lorsque Benoît vient connaître le résultat de cet entretien, « Tout est rompu entre Pierre et moi, lui dit-elle, et pour commencer il faut lui rendre son argent. — C'est ça, reprend Benoît, rendez l'argent. — Donnez-le-moi. — Pour lui! — Sans doute! » Benoît hésite, il marchandé... « Assez, monsieur, gardez votre argent... c'est moi que vous marchandez ainsi, » dit froidement Marguerite. Benoît se décide enfin à lui remettre trois billets de cinq cents francs et s'éloigne. « Pierre n'a pas balancé, se dit Marguerite, et pourtant, c'était sa vie, sa jeunesse, sa liberté qu'il me donnait!... »

En ce moment, Pierre paraît, il a fumé une pipe, il est calmé. « Je viens vous faire mes adieux, mam'zelle Marguerite. — Vous avez bien fait, monsieur Pierre... Avant de nous séparer, j'ai à vous remettre une lettre que ma mère vous écrivait en mourant. — Brave femme, celle-là! dit Pierre arrangeant son sac. — Et l'argent que vous lui avez prêté... — L'argent! s'écrie-t-il en serrant les poings, vous avez le front de m'offrir... — Puisqu'il n'y a plus rien de commun entre nous, c'est tout naturel. — Oui, mam'zelle, c'est tout naturel, ajoute-t-il en mâchant sa pipe. (Elle lui tend les billets, il les prend brutalement; comme il s'aperçoit que sa pipe est éteinte, il va à la cheminée et rallume sa pipe en brûlant les billets.) — Que faites-vous? s'écrie Marguerite. — Oh! rassurez-vous, lui dit-il avec amertume, vous n'en êtes pas moins libérée... et si vous voulez un reçu?... Il est vrai que je n'en ai pas demandé à vot' bonne femme de mère; c'est qu'aussi ce n'était pas un prêt que je lui faisais, pauvre vieille!... elle savait bien qu'une bonne action ne se paye pas... Ah! elle ne se croirait pas quitte envers moi, elle!... elle compterait pour quelque chose mes sept années d'exil, de coups de garçonne et de coups de canon; elle se dirait : ce pauvre Pierre il l'aimait bien, puisqu'il a quitté

pour elle son village, ses parents, ses amis, tout, tout enfin!... Mais vous, c'est pas votre manière de voir... je reviens, vous me rendez mon argent, et nous sommes quittes! — Croyez bien, Pierre, dit Marguerite très-émue. — Ah! c'est égal! je me serais attendu à tout... mais pas à ça... » (Il jette sa pipe et tombe assis la tête dans ses mains.) En ce moment, Gouju entre avec Tiennette; celle-ci tient une lettre. « La lettre de Pierre, sans doute, » dit tout bas Marguerite. Gouju et Tiennette l'entourent; elle lit à voix basse : « Des Pontons. » Ma bonne Marguerite, je t'aurais écrit » plus tôt, mais faut te dire que le sabre » d'un Anglais avait fraternisé avec ma » main droite... cependant ne t'inquiète » pas, Marguerite, ça va mieux. « Pauvre Pierre! » — C'est pas tout; j'avais aussi » dans l'estomac un fer de pique qui ne » voulait pas s'en aller. » — Oh! s'écrie Gouju, et il ne m'a pas écrasé! — « Mais, » sois tranquille, Marguerite, je crois que » j'en reviendrai. » — Brave homme! dit en pleurant Tiennette. « Pour le quart » d'heure, nous sommes sur les pontons » où on nous donne à manger quand on y » pense, et on n'y pense jamais... mais on » nous donne des coups de canne quand » l'idée en vient... et l'idée en vient tous » jours. (Elle s'arrête pour essuyer une larme.) » A ça près, je ne me porte pas » mal; mais je m'ennuie de toi, Marguerite, » oh! je m'ennuie bien! » (Elle pleure.) « *Post scriptum.* Marguerite, je vais finir » ma lettre... encore plus gaiement que je » ne l'ai commencée, car j'apprends à la » minute... qu'on vient de régler l'échange » des prisonniers... j'embarque demain. A » bientôt, Marguerite... j'ai bien souffert, » va! mais pour tout ça tu m'aimeras sur la » terre, et ta bonne vieille mère me bénira » dans le ciel. Ton matelot, Pierre Valin. » — Bon Pierre, dit Marguerite en se mettant à genoux devant lui, tu vois bien que je n'avais pas reçu ta lettre. — Marguerite! s'écrie-t-il en la relevant, et pressant sa

main sur son cœur, ah ! quelque chose me dit là que tu m'aimes. » Benoît qui a tout vu, redemande ses quinze cents francs ; quand il apprend qu'ils sont brûlés ! il dit : « Acquittez-vous ! ou sinon... j'épouse. » Dans cette alternative, Pierre ne trouve d'autre moyen que de se vendre encore. « Au moins, tu n'épouserai pas un pareil monsieur, ma pauvre Marguerite, lui dit-il ; je ne te demande plus de m'attendre...

adieu !... mais j'avais plus de courage quand c'était pour ta mère. » (Marguerite désolée prend un papier dans le tiroir de la table.) « J'oubliais ses adieux pour toi. Tiens, emporte sa lettre ! » Pierre la décachète... La bonne femme lui rendait ses quinze cents francs, le prix de six années de son travail !

Benoît sera payé ; et ces quinze cents francs serviront à la dot de Tiennette.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Economie Domestique.

GATEAU MAZARIN.

Achetez, chez un boulanger, gros comme deux noix de levure, que vous mettez dans un saladier de cuisine, et que vous délayez avec un peu d'eau chaude, en y faisant fondre deux morceaux de sucre pour lui ôter son amertume ; — ajoutez-y 63 grammes de raisins de Corinthe, que vous avez lavés à l'eau bouillante, — 500 grammes de fleur de farine, — six œufs, blanc et jaune ; — faites fondre, dans une casserole, 250 grammes de beurre ; — versez-le dans le saladier ; — prenez une fourchette et battez le tout en-

semble pendant un bon quart d'heure. — Ajoutez, si vous voulez, à votre pâte trois petits verres de rhum. — Prenez une casserole, que vous graissez d'huile ou de beurre fondu ; — saupoudrez-en le fond et les parois avec de la chapelure ; — versez-y votre pâte, et mettez la casserole dans un endroit chaud ; — après un quart d'heure, quand la pâte est bien revenue, mettez-la au four et retirez-la après une demi-heure.

SAVON POUR NETTOYER LES ROBES DE MOUSSELINE ET DE JACONAS DE COULEUR.

Achetez un fiel de bœuf, videz-le dans une petite terrine qui aille sur le feu, ajoutez-y six jaunes d'œufs, une livre de savon gris, que vous râpez ; mettez la terrine sur des cendres chaudes, où vous la laissez pendant douze heures, et vous remuez de temps en temps ce mélange avec une spatule de bois.

Prenez du gros papier, coupez-en trois morceaux de 20 centimètres carrés, relevez-en les bords sur une hauteur de 5 centimètres tout autour pour en former une petite caisse, arrêtez-en solidement les quatre angles, versez dedans votre mélange, et laissez refroidir.

Ce savon s'emploie avec de l'eau tiède.

CORRESPONDANCE.

Le jour est sombre et blafard ; les arbres dépouillés lèvent tristement leurs branches vers le ciel comme pour lui redemander les feuilles qui meurent à leurs pieds sur la terre humide. Mon rouge-gorge est revenu... toujours seul... avec son cortège de quatre moineaux... Le rouge-gorge n'a donc pas de compagne?... Il a repris le nid d'une hirondelle émigrée. Le dos près d'un tuyau de cheminée, il chante ; ses petits battements d'aile expriment toujours la joie, qu'il fasse pluie ou soleil. Pauvre rossignol des murailles, il est content de la dose de bonheur que Dieu lui donne ; il n'y a que l'homme qui ne soit jamais content !... J'avais ouvert ma fenêtre, et sur le balcon, j'émiettai un morceau de pain... Deux mains s'appuyèrent sur mes épaules... je me retournai... c'était Florence ! Je fermai la fenêtre pour laisser à mes hôtes la liberté de se mettre à table, et j'emmenai mon amie dans ma chambre.

« Aux petits des oiseaux tu donnes la pâture, me dit-elle en riant.

— Oui, répondis-je, j'imité Dieu... je voudrais bien avoir un peu de sa bonté.

— Et de son intelligence, ajoute-t-elle. C'est admirable !... Écoute... Tu sais que *l'Entreprise* et *l'Investigator* ont été à la recherche du capitaine John Franklin et de son équipage que l'on croit retenus au milieu des glaces. Dans ces régions, la seule végétation est le saule, toujours vert, et qui s'élève à peine de terre. Les ours y sont très-nombreux ; un seul a tenu tête à trente hommes. Il y a aussi beaucoup de renards. Les matelots en ont pris dans des pièges une centaine, auxquels ils ont attaché des colliers de peau d'ours ; sur ces colliers, ils avaient écrit le nom des bâtiments et des

capitaines, le lieu, la latitude et la longitude où se tenaient ces bâtiments, puis ils ont rendu la liberté aux renards... Te figures-tu la joie de ce malheureux John Franklin s'il prend un de ces renards?... Mais ce n'est pas cela que je voulais te dire. Il y a dans ces régions des milliers d'étangs où se trouvent des myriades de petits poissons. Quand on casse la glace dans laquelle ils sont pris, ils se cassent comme verre ; soumis à une plus douce température, ils sortent de leur torpeur, et frétilent dans l'eau glacée... Le chirurgien de l'équipage a ouvert un de ces petits poissons... son cœur était entouré d'une huile qui ne gèle jamais !...

— Ah ! comme tu le dis, Florence, c'est admirable ! admirable comme tout ce que Dieu a fait... Je ne peux pas trouver un mot pour exprimer ce que j'éprouve....

— Tu as les larmes aux yeux, Jeanne ; ce langage en vaut bien un autre...

— Voilà des miettes de pain qui nous ont amenées à de biens graves réflexions, ma chère Florence.

— C'est ainsi que tout s'enchaîne et que tout nous conduit à l'admiration et à la reconnaissance pour l'auteur de toutes choses.

— Je ne t'attendais pas, et j'allais faire l'explication de la planche XII. Veux-tu m'aider ?

— De tout mon cœur !

— Je commence, tu me feras tes observations.

Le n° 1 est un col qui se brode en points de cordonnet, et se découpe partout où il y a un petit rond. Mais les gros œillets qui forment l'extérieur de ce col, ainsi que les trois ronds de plus petits œillets qui se trouvent quatre fois à l'extérieur

de ce col, se font en points de feston, de manière à ce qu'il n'y ait qu'un petit trou au milieu.

— Ce dessin de broderie anglaise est fort distingué.

— Je le crois bien ! notre dessinateur, M. Deroy, n'a pas une imprimerie comme les dessinateurs des autres journaux, ce qui fait que nos dessins de broderies ne se trouvent pas à chaque coin de rue.

Le n° 2 est une bourse de quêtuse, qui se brode au crochet ou en points de chaînette. Supposons que tu as choisi du casimir noir. Tu brodes, en cordonnet vert foncé, une de ces palmes ; l'autre, tu la brodes en cordonnet vert pâle et ainsi de suite. Les deux cercles qui forment le fond, tu les fais chacun avec une de ces nuances. Les trois feuilles du milieu entièrement en vert foncé ; le rond, et les quatre traits qui en sortent, en vert pâle, ainsi que la ligne peu ondulée qui la suit ; arrivée à la pointe, tu quittes le cordonnet vert pâle, reprends le cordonnet vert foncé, et fais la ligne la plus ondulée ; les pois seront en vert pâle.

Pour monter cette bourse, tu tailles un rond de peau blanche de la même grandeur que ce n° 2 ; tu tailles un rond de fort carton de la même grandeur que le fond formé par les deux cercles, tu couvres ce carton d'une légère couche de gomme fondue dans de l'eau tiède, tu le colles, au milieu du rond de peau blanche, à l'envers, tu couvres d'une légère couche de cette gomme l'envers de ce rond de peau blanche, et tu colles dessus le rond de drap ; lorsque la gomme est sèche, forme la bourse, place au bord, sur la peau blanche, un ruban de gros-de-Naples noir, large de 8 centimètres, que tu bâtis au rebord en même temps que le drap et la peau ; tu bordes à cheval : ruban, peau et drap, avec un étroit galon de soie verte. Au lieu de cette ouverture que tu vois entre chaque palme, fais-en deux, espacées entre elles d'un centimètre ; en coupant drap, peau et ruban, entoure-les d'un point de

feston en soie de la couleur du drap. Achète 125 centimètres de ganse ronde, en soie verte, que tu coupes en deux, passes chaque ganse dans deux boutonnières, et fais-les sortir en face l'une de l'autre, du côté opposé. Lorsque les deux extrémités d'une de ces ganses sont sorties chacune de leur boutonnière, couds ensemble ces deux extrémités, et cache-les sous un gland formé des couleurs employées dans la broderie.

— Cette bourse est fort simple ; en velours rouge ou bleu elle serait fort riche brodée en soutache d'or, avec des glands et une ganse en or.

— Le n° 3 est un dessin qui forme le quart d'un mouchoir, il se brode au plumetis, au-dessus de l'ourlet ; l'ourlet se découpe ensuite en suivant ces sinuosités.

— Il me semble que ces serpents seraient très-jolis, brodés en coton blanc et en coton de couleur. Par exemple : le tour de la tête, de la queue et les trois lignes qui forment les serpents seraient en coton blanc, les écailles de la tête, celles de la queue alternativement en coton rouge et en coton gros bleu. Les espèces de festons du corps du serpent de droite, en rouge, les raies de l'autre serpent en gros bleu et les pois jaunes. Les yeux noirs, le tour bleu et les dards rouges.

— Ce serait fort original. Le n° 4 est une bande qui se fait au crochet. Elle sert à garnir des rideaux de damas. Ces bandes se réunissent aussi pour former des manteaux de lit.

Le n° 5 est une petite dentelle au crochet, qui s'exécute dans sa largeur. Cette dentelle me vient d'une amie qui veut bien m'aider de ses talents.

Le n° 6 est un dessin de tapisserie dans le genre arabe. Ce dessin forme l'angle d'une bordure qui se continue à droite et à gauche. Il sert pour encadrer un tapis de table en velours ou en drap ; un devant de cheminée ou une descente de lit.

— Je connais ce dessin, je l'ai vu chez

mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 3 ; il formait un tapis destiné aux enfants de madame la duchesse de Montpensier.

— Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 8 est la moitié d'un manteau *solitaire*, il se taille sans couture dans le dos.

Le n° 9 est la moitié du col, il se taille et se rabat où se trouve une ligne pointée ; les deux côtés de l'ouverture qui se trouve sur l'épaule se réunissent par une couture faite en dedans. Ce manteau se ferme devant avec des brides et des boutons. Il se fait en drap et en mérinos. Il reste étendu, ou se relève sur les bras, comme un châle, et convient aux jeunes femmes et aux jeunes filles. C'est aussi le manteau des petits garçons.

Le n° 10 est la passe d'un bonnet de nuit ou du matin qui se taille en jaconas.

Le n° 11 est le fond.

Le n° 12 est le bavolet.

Ce bonnet se garnit ainsi : la 1^{re} bande, celle qui se coud au bas de la passe, est longue de 70 centimètres, elle se coud à plat sur le front, et ne se fronce qu'à partir de l'étoile qui se trouve de chaque côté. La 2^{me} bande a 60 centimètres de long, elle se coud au-dessus de la première. La 3^{me} a 50 centimètres de long, elle se coud au-dessus de la 2^{me}, et laisse un espace (celui qui est indiqué par une ligne pointée) ; cet espace est rempli, si l'on veut, par un dessin d'entre-deux ; l'A de la passe se réunit à l'A du fond. Le B du fond se réunit au B du bavolet. Deux bandes de jaconas, larges de 4 centimètres, sont cousues où tu les vois, et se nouent sous le menton. Des deux côtés, la garniture du bas de la passe vient se réunir avec les deux côtés du bavolet ; ces garnitures sont des broderies anglaises. Le bas du bavolet est brodé de même.

Le n° 13 est un bonnet qui n'est formé

que d'une dentelle cousue, froncée, sur une carcasse de tulle.

Le n° 14 est un bas de manche.

— Sais-tu, ma chère, que la vie est trop courte pour exécuter tous les travaux que tu nous mets sous les yeux ? J'en faisais, l'autre jour, le calcul. La petite édition a donné 230 dessins. La grande édition donnant des patrons de grandeur naturelle, emploie plus de place, et ses grandes planches ajoutées aux petites forment ensemble au moins 430 dessins de toute sorte.

— Je t'annonce que l'année 1850 verra d'utiles améliorations. La grande édition qui, comme tu le sais, est imprimée sur plus grand papier, avec un riche encadrement, aura deux morceaux de musique par mois, 24 par an ; au lieu d'une petite et d'une grande planche, elle n'en aura plus que 12, une par mois ; mais cette seule planche sera plus grande que la petite et la grande réunies, ce qui permettra de donner de plus grands patrons.

— Et la petite édition y gagnera-t-elle quelque chose ?

— Oui, ses grandes planches seront beaucoup plus grandes.

— Mais il me semble que pour les personnes qui préfèrent des patrons de grandeur naturelle, pour celles qui veulent un plus grand choix de dessins, ou qui sont musiciennes, l'édition à 10 fr. vaut mieux. C'est même la plus riche, la plus élégante des publications de ce genre. Il n'y a qu'à lire le prospectus pour s'en assurer, et ce n'est pas le *Journal des Demoiselles* qui, durant ses dix-sept années d'existence, a jamais promis plus qu'il n'a tenu....

— Je te remercie de cet éloge.... J'ai besoin de te consulter, ma chère Florence : Comment serais-tu mise si tu allais à une messe, à un dîner et à un bal de noce ?

— Pour la messe, j'aurais une robe de gros-d'Afrique gris, un pardessus de velours noir et un chapeau de satin blanc, garni au bord, en dessous, d'une ruche

de petit tulle blanc, et autour du bord du bavolet, mais en dessus. Pour le dîner, j'aurais la même jupe, mais avec un corsage décolleté, une Berthe d'étoffe pareille à la robe, des manches courtes, et Berthe et manches seraient garnies d'un effilé de soie grise. Pour collier, un velours noir, et les deux bouts, croisés au bas du cou, arrêtés par une broche. Mes cheveux en bandeaux plats, mais très-ondulés, tournés en corde, derrière; un velours noir tourné sur cette corde de cheveux, formerait ensuite un nœud attaché de chaque côté à la hauteur des oreilles, et un bout qui tomberait jusque sur chaque épaule. Pour le bal, j'aurais une robe de mousseline blanche à trois jupes, trois Berthes de mousseline, ouvertes sur les épaules; ces Berthes, garnies au bas, sur un ourlet, d'un étroit ruban de taffetas blanc plissé à plis ronds, les manches garnies de même. Sur la tête, une coiffure formée de raisins et de feuilles de vigne, le tout vert anglais.

Si j'étais dame, j'aurais, à l'église, une robe de velours noir, un cachemire blanc, long; un chapeau de satin rose orné de chaque côté de petites têtes de plumes roses. Pour le dîner, une robe de satin rose garnie de trois hauts volants de dentelle noire cousue peu froncée; sur la tête, les cheveux en bandeaux très-courts, des grappes de fleurs roses retomberaient de chaque côté des oreilles, et une barbe de dentelle noire posée à plat, sur la tête, froncée derrière ces grappes de fleurs, retomberait devant sur les épaules. Des manches *pagode*, garnies de dentelle. Une Berthe de dentelle. Des boucles d'oreille, des broches, des bracelets. Pour le bal, j'aurais une robe de tulle blanc sur une robe de satin blanc; ma jupe, relevée de chaque côté par un bouquet de fleurs des champs; le corsage à pointe, orné d'une draperie; les manches courtes, un peu larges du bas, relevées par un petit bouquet pareil à ceux de la jupe; sur la tête, les cheveux en bandeaux, et derrière,

un cordon de petites fleurs retiendrait deux grappes de fleurs des champs qui retomberaient de chaque côté des oreilles.

— Tu serais très-bien! Je profiterai de tes toilettes, car je n'ai pu m'occuper que de courses et de visites. Je mets une robe de drap noir et un manteau pareil fait d'après le modèle qui est sur cette planche; un chapeau de peluche noire doublé de satin blanc, coulissé, ce qui sied bien à la figure.

Ma mère met une robe de damas de soie marron, un pardessus de velours noir, d'après le modèle planche XI, et une capotte de velours marron doublée de satin blanc. Le blanc est à la mode pour doublure de chapeau. Nous n'oublions pas nos manchettes, car il fait froid. On les porte assez petits, la martre du Canada pour les dames, la fausse hermine pour les demoiselles.

Les petites filles, jusqu'à six ans, portent des robes de mérinos écossais, des pardessus de mérinos gris, noir ou bleu, encore sur le modèle planche XI, des chapeaux de peluche noire, ornés d'un bouquet de plumes de coq, noires, qui retombe sur le côté, ou de peluche grise, et alors les plumes de coq sont blanches. Elles ont des pantalons courts garnis de broderie anglaise, et leurs jambes sont couvertes de guêtres de drap noir ou gris, boutonnées jusqu'aux genoux.

Les petits garçons portent les mêmes guêtres, les mêmes pantalons garnis de même. L'hiver on fronce le bas de ces pantalons, et on le coud à un entre-deux serré au bas des genoux. Jusqu'à six ans, excepté la casquette ou le chapeau, ils sont mis comme les petites filles; mais après, ils portent le sarrau et le manteau de velours sur le modèle de la planche XII. Bien entendu que ce manteau est proportionné à leur taille et ne doit descendre que jusqu'aux genoux.

— Oui, et ils sont charmants avec leur chapeau de feutre, gris ou noir, à larges bords, orné d'une plume, et noué sous le menton par deux brides de ruban, ornées

de deux rosettes pareilles; leur col de chemise plissé, relevé par une cravate noire ou bleu-Joinville; leur sarrau de velours, et leur pantalon court, garni, laissant voir des guêtres de casimir boutonnées... on dirait de petits mousquetaires.

— Une de mes amies se marie, elle aura dix mille livres de rente, et me demande comment elle doit meubler son appartement. Voyons, faisons-nous tapisseries.... Aide-moi.

— Volontiers. D'abord : *Antichambre*. Banquettes en velours vert pour y mettre le bois, et faire commodément attendre les domestiques; porte-manteaux en fer terminés par des patères, porte-parapluie, rideaux de toile grise, galons de laine verte.

Salle à manger. Papier imitant le bois, table ronde au milieu, chaises couvertes en maroquin vert, buffet à étagère, rideaux de damas de laine à raies vertes, suspendus par des anneaux d'acajou, à des bâtons d'acajou.

Salon. Papier vert uni, pour faire valoir les cadres et les tableaux; piano; au milieu, table ovale recouverte d'un tapis de velours grenat, entouré d'une frange de laine pareille. Tête-à-tête, fauteuils, chaises, portières, rideaux, dessus de cheminée, de console, d'étagère en velours pareil. Tapis fond blanc. Galeries de fenêtres et de portière en cuivre estampé.

— A mon tour ! *Chambre à coucher*. Lit, armoire à glace, secrétaire de femme, chiffonnier. Les chaises et deux grands fauteuils couverts en tapisserie, achetée à l'aune, bouclée et à fleurs, ou en point d'Aubusson, dessins à teintes plates. Ciel de lit et fenêtres garnis de rideaux de toile perse, doublés de percaline rose; table carrée recouverte d'un tapis d'Aubusson, dessins à teintes plates, garni d'une frange rappelant les couleurs de la tapisserie.

Cabinet. Papier vert rayé, bibliothèque, bureau-ministre, divan-lit, chaises, fauteuils, rideaux en damas de laine verte, à

fleurs; dessus de cheminée, tapis de table ronde en velours vert.

— Il me semble qu'avec un bon mari ton amie se trouvera heureuse dans ce joli ménage... mais nous causons depuis longtemps; adieu, ma bonne, au revoir!

— Non, pas encore; j'ai à te consulter sur les livres que l'on peut nous acheter pour étrennes; voici ma note :

Dictionnaire abrégé, d'après la dernière édition de l'Académie française, par Lorrain, proviseur au collège Saint-Louis, adopté par l'Université; 2 vol. cartonnés en un, 9 fr.

Dictionnaire contenant : 1° Histoire et Géographie ancienne et moderne; 2° Biographie universelle; 3° Mythologie; par Bouillet, ancien proviseur du collège Bourbon: 1944 pages, cartonné en toile, 23 fr.

Histoire universelle par Bossuet, un beau volume, 3 fr.

Histoire de France, depuis l'origine de la nation jusqu'au règne de Louis-Philippe I^{er}, par Ozaneaux, inspecteur général de l'Université, 2 vol., 8 fr.

Choix de lettres de madame de Sévigné, par Didot; 1 vol. 3 fr.

Histoire naturelle, à l'usage des femmes et des jeunes personnes, par madame Achille Comte; 1 vol. illustré, 3 fr. 50.

L'Herbier des demoiselles, ou Traité complet de la Botanique, illustré de jolies vignettes, par M. Edmond Audouin; 1 vol. in-8° élégamment relié; prix: 13 fr.

Conseils aux jeunes personnes sur les moyens de compléter leur éducation, par M. Théry, recteur de l'Académie de Montpellier; 1 vol. in-8°, 9 fr.

Histoire générale des voyages et découvertes maritimes et continentales, traduite de l'anglais par Ivanne et Old-Nick; 3 vol. 10 fr. 50.

Etudes de littérature ancienne et étrangère, par M. Villemain; 1 vol. 3 fr. 50.

Histoire du roi Jean Sobieski et de la Pologne, par M. de Salvandy; 1 vol., 3 fr. 50.

Histoire de la conquête de l'Angleterre

par les Normands ; 4 vol. avec cartes, 20 fr.

Histoire des croisades, abrégé à l'usage des jeunes personnes, par MM. Michaud et Poujoulat ; 1 vol. avec vignettes, 4 fr.

Imitation de Jésus-Christ, par l'abbé Dassance ; 1 vol. 3 fr. 50.

Choix de poésies lyriques et religieuses, extraites des meilleurs poètes français, avec des notes sur chaque poète, par Antoine de Latour, secrétaire de M. le duc de Montpensier ; 3 fr. 50.

OEuvres choisies de A. Romagnési ; 1 vol. in-8°, contenant 100 romances à une ou deux voix ; prix, 10 fr.

— Je n'ai que des louanges à donner à ta liste ; mais tu oublies qu'il y a des frères de 7 à 14 ans qui, eux aussi, voudraient bien un livre pour étrennes, par exemple :

Le Magasin des enfants ; 2 vol. grand in-8°, contenant 400 pages et 200 dessins coloriés, prix, 2 fr. chaque, en tout 4 fr.

Le *Livre des écoliers* contenant : histoire, voyages, nouvelles, fables, contes, légendes, avec cette épigraphe : *Dieu — Patrie — Famille*, par madame J. J. Fouqueau de Pussy, directrice du Journal des Demoiselles, avec la collaboration des rédacteurs de ce journal ; 400 illustrations dessinées par A. Devéria, gravées par Lacoste ; 1 vol. grand in-8° de 400 pages, prix, 3 fr.

Et j'ajoute... Ces deux dernières publications se vendent au bureau du Journal des Demoiselles, boulevard des Italiens, n° 1.

— Ah ça ! mais tu oublies encore notre rébus.

— C'est juste ! Des bouteilles portant les étiquettes : Ai, Tokai, Nuits, Porto, total : quatre vins — 10 — 9 moutons — E — 1 — champ — P — des petits garçons qui gaudent des noix — un chapeau dont on voit le fond — une dame que l'on saigne — et un animal fantastique ; ce qui veut dire :

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font 100 bêtes.

On dit qu'un impôt ayant été mis sur les troupeaux composés de 100 bêtes, les riches fermiers de la Champagne, pour tromper le fisc, n'avaient plus que des troupeaux de 99 moutons ; mais le fisc à son tour attrapa les fermiers par un nouvel édit ainsi conçu : 99 moutons et le berger font 100 bêtes.

— Mais ce proverbe est tout en faveur de l'esprit des Champenois... Je vais au salon présenter mes respects à ta mère ; viens-tu, Jeanne ?

— Je te suis... lorsque j'aurai fermé ma lettre. »

Nous voilà seules, ma chère amie, je te dis adieu, et, cette fin d'année, je souhaite pour toi la prospérité de ton pays, de ta famille... et pour moi la continuation de ton bon souvenir.

15 décembre 1849.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ENIGME.

Il n'est rien de si grand ni de si noble dont je ne me plaise à changer le sens et la forme. Par moi :

Le Nil, ce large et puissant fleuve, devient une plante aussi mince qu'un cheveu.

Du ciel le plus calme, je fais un lieu où des champions vont s'arracher la vie.

On dit doux comme *telle chose* ; eh bien, grâce à moi, on dit âpre comme *telle chose*.

Je prends l'animal le plus aimant, le plus intelligent... je le coupe par morceaux et de ces morceaux je bâtis sa maison.

D'un arbre grave et sévère, l'orgueil des morts, si toutefois les morts peuvent

avoir de l'orgueil, je fais un terme de dérision, de mépris.

Le nom d'un pape, quand il est répété, devient notre vieux cri de joie.

Enfin, d'une ville chrétienne, j'ose faire un mécréant...

Il n'y a que notre première mère à qui je permette de rester toujours elle....

Mais bien que je me plaise à tout changer dans l'univers, quand je dis non, c'est non.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} DÉCEMBRE 1819. — MORT DU COMTE DE STOLBERG.

Frédéric-Léopold, comte de Stolberg, naquit en 1750, à Bremstedt, bourg du Holstein. Son père, ministre du roi de Danemarck, donna de grands soins à l'éducation de cet enfant, et dès les premières années de sa jeunesse, il montra l'instinct et l'amour de la vérité. Il occupa les plus grands emplois de son pays; mêlé à tous les débats politiques et religieux de l'époque, son savoir et sa vertu le firent également respecter; sa grande réputation, l'éclat de sa fortune et de ses honneurs ne l'empêchaient pas de goûter les plus purs plaisirs de la vie domestique, qu'il partageait avec une compagne digne de lui. Cette existence si noble eut le plus digne couronnement: de longues études, la recherche ardente du bien et de la vérité, le ramenèrent à la pratique de la foi catholique, et en 1800, après s'être démis de tous ses emplois, il fit à Munster une abjuration solennelle. Le soulèvement fut grand, et le duc de Saxe-Weymar lui dit à ce sujet: «*Je n'aime pas les gens qui changent de religion. — Ni moi non plus, monseigneur,* répondit Stolberg, *car si mes pères n'en avaient pas changé il y a deux cents ans, je n'aurais pas eu la peine de le faire moi-même. Mais il y avait une telle douceur dans cette âme bienveillante, émue des François de Salles et des Féné-*

lon, tant de loyauté et de candeur respiraient dans ses mœurs, que bientôt justice lui fut rendue. Lavater, Claudius, Klopstock, Herder, Jacobi, quoique protestants, lui conservèrent leur ancienne amitié. Il eut la consolation de réunir tous ses enfants (un excepté) dans la foi qui lui était chère; il fut appelé à un monde meilleur, le 1^{er} décembre 1819; il n'a voulu d'autre inscription sur sa tombe que celle-ci :

*Frédéric-Léopold de Stolberg,
né le 7 novembre 1750,
mort le 1^{er} décembre 1819.*

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.

Les ouvrages du comte de Stolberg sont des traductions remarquables d'Homère et de Platon, une Biographie de saint Vincent de Paule, un Traité de l'amour de Dieu et l'Histoire de la Religion de Jésus-Christ, traduite en français par M. Drach. «*On trouve, dit M^{me} de Staël en parlant de ce dernier ouvrage, on trouve dans ce livre une connaissance parfaite des Ecritures et des recherches très-intéressantes sur les différentes religions de l'Asie, en rapport avec le christianisme.*»

MOSAIQUE.

Les animaux tenant en quelque chose de notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, doivent participer au droit naturel, et l'homme est assujéti envers eux à quelque espèce de devoir. Il semble en effet que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible, qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être pas maltraitée inutilement par l'autre.

J. J. ROUSSEAU.

Chaque homme a, au milieu du cœur, un tribunal où il commence à se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence.

CHATEAUBRIAND.

Une louange donnée aux dépens d'un ami, quelque flatteuse qu'elle puisse être, ne saurait plaire qu'à des personnes dont l'amour-propre a gâté le cœur.

MADAME DE GENLIS.

Nous ne nous apercevons pas toujours

assez que la Providence nous offre à chaque instant une infortune à secourir, un bon office à rendre, un devoir d'amitié à remplir... Soyons fidèles à acquitter ces mandats de la Providence.

LE COMTE PORTALIS.

La vraie charité ne saurait demeurer oisive, ou nous permettre de voir nos frères et nos amis dans le besoin sans leur manifester notre amour.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Refuser de nourrir son frère, c'est parfois être homicide.

SAINT AUGUSTIN.

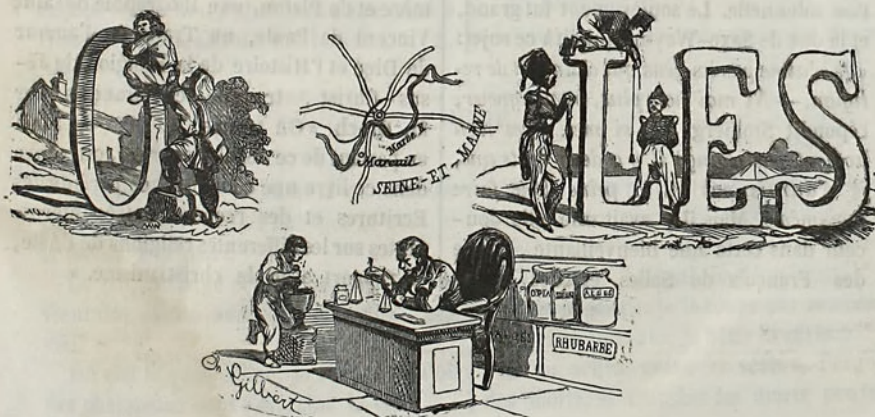
Le méchant peut trouver un complice; mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis, que les honnêtes gens qui puissent être amis.

COLIN D'HARLEVILLE.

Si, dans la terre que le Seigneur vous donne, un de vos frères tombe dans la pauvreté, vous n'endurcirez pas votre cœur et ne resserrerez pas votre main.

DEUTÉRONOME.

RÉBUS.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(DIX-SEPTIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

Du VOILE, par M^{me} E. R., page 1. — LE CACHÉMIRE, Fabre d'Olivet, 33. — LES FILLES DU CID, M^{me} Surville, 65. — LA CALIFORNIE, Severin, 97. — RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE, Émile de la Bédollière, 129. — PAUL VÉRONÈSE, 161. — LE PALAIS DE JUSTICE, P. L. Jacob (bibliophile), 193. — L'ESCLAVAGE CHEZ LES GAULOIS, Émile de la Bédollière, 225. — VISITE À LA TRAPPE DE STAOUELLI, Désiré l'Église, 287. — LES CHERCHEURS D'OR, Severin, 280. — ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS (6^e article), LA RUE DE RIVOLI, Max de Revel, 321. — LA PEINTURE SUR VERRE, M^{me} E. R., 353.

BIBLIOGRAPHIE.

L'HERBIER DES DEMOISELLES, de M. Audouit, page 3. — LE LIVRE DES JEUNES FILLES, L. G. D., 39. — LE BON PASTEUR, ou MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS, M^{me} E. R., 67. — HISTOIRE MORALE DES FEMMES, Ernest Legouvé (1^{er} article), 100. — LE CADET DE COLOBRIÈRES, M^{me} Charles Reybaud, 131. — COMPARAISON ENTRE LES USAGES DE LA SOCIÉTÉ AU 18^e SIÈCLE ET CEUX DE NOTRE ÉPOQUE, par M^{me} de Genlis, 162. — HISTOIRE MORALE DES FEMMES (2^e article), 196. — DICTIONNAIRE UNIVERSEL, par M. N. Bouillet, 226. — CONSEILS AUX MÈRES, par M^{lle} Fanny Maréchal, 261. — HISTOIRE MORALE DES FEMMES (3^e article), 293. — CORRESPONDANCE DE M^{me} CAMPAN AVEC LA REINE HORTENSE (1^{er} article), 323. — CORRESPONDANCE DE M^{me} CAMPAN (2^e article), 335.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA VEUVE, page 5. — SONNET, de Lope de Vega, 42. — A MA MÈRE, Thomas Moore, 70. — SENTENCES ESPAGNOLES, Martínez de la Rosa, 103. — LES JEUNES CHANTEURS DE BALLADES, 141. — MAXIMES, 167. — SONNET, de Lope de Vega, 200. — LA LUCIOLE, 228. — L'ENFANT AVEUGLE, de Colley Cibber, 263. — MAXIMES, 295. — LA PETITE BARQUE, précédée de LA BIOGRAPHIE DE LOPE DE VEGA, 326. — LA BEAUTÉ DE M^{me} LAURE, 336.

ÉDUCATION.

PACITA, par Alexandre Dumas fils, page 6. — LE MARTYR DU FORT DES 24 HEURES, 16. — BERTHA, M^{me} Laure Prus, 42. — LA JEUNE BRETONNE, P. L. Jacob (bibliophile), 46. — CONSEILS, M^{me} E. R., 50. — LA PETITE FÉE, M^{me} Clémence Lalire, 70. — DEUX ANS D'EXIL, M^{me} Laure Prus, 103. — MADAME GUIZOT, M^{me} Pauline Roland, 142. — SAINTE-CATHERINE DE SIENNE, Alfred des Essarts, 167. — UNE PRÉVENTION, M^{me} Ribbecourt, 200. — ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI, proverbe, M^{me} Clémence Lalire, 230. — UN MARIAGE D'INCLINATION, M^{me} Edmée de Syva, 263. — MATHILDE, REINE D'ANGLETERRE, M^{me} Laure Prus, 269. — MANRIDE DE SORRÈZE, M^{me} Éveline Ribbecourt, 296. — JULIE, par la même, 329. — SERAPHIA, par la même, 357. — L'ANNEAU DE MARIAGE, par Séverin, 363.

POÉSIE.

PAUVRES, par Léon Magnier, page 19. — PEN-

SÉES D'AUTOMNE, Théophile Gautier, 51. — L'AVENIR, Léon Magnier, 85. — LES CRÊCHES, Émile Deschamps, 113. — LES DEUX HIRONDELLES, Ernest Legouvé, 145. — MOYEN ÂGE, Théophile Gautier, 175. — UN FILS, feu M^{lle} Antoinette Quarré, 209. — LA SÉRÉNADÉ, Léon Magnier, 238. — LE DÉPART, M^{me} Anaïs Ségalas, 272. — À UN ENFANT, Léon Magnier, 306. — LA BASILIQUE, Théophile Gautier, 338. — LE SAUNAGE, M^{me} Anaïs Ségalas, 367.

REVUE DES THÉÂTRES.

LE VAL D'ANDORRE, paroles de M. Saint-Georges, musique de M. Halévy, page 19. — LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL, par MM. Clairville et Cordier, 52. — LE VIOLON DU DIABLE, de M. Saint-Léon, musique de M. Pagni, 86. — SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DES CRÊCHES, 111. — LE PROPHÈTE, paroles de M. Eugène Scribe, musique de Giacomo Meyerbeer, 147. — LES MONTÉNÉGRINS, paroles de MM. Alboize et Gérard, musique de M. Limnander, 176. — JOBIN ET NANETTE, par MM. Michel Carré et Léon Battu, 214. — Reprise de RÉGINE, paroles de M. Scribe, musique d'Adolphe Adam, 239. — LA FOIRE AUX IDÉES, par MM. de Leuven et Brunswick, 275. — LA FÉE AUX ROSES, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Halévy, 340. — LE PETIT PIERRE, par Dennery et Decourcelle, 369.

BEAUX-ARTS. — SALON DE 1849,

1^{er} ARTICLE, page 215. — 2^e ARTICLE, 247. — 3^e ARTICLE, 282.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE EN 1849,

1^{er} ARTICLE, page 217. — 2^e ARTICLE, 249. — 3^e ARTICLE, 309.

MÉLANGES.

UN CARNAVAL À VENISE, par M^{me} Angélique Arnaud, page 117. — OEUVRES DE MISÉRICORDE, une Dame de Charité, 273. — LA ROSE D'OR, 308. — LES VIEILLERIES, 329.

ÉNIGMES.

ÉNIGME HISTORIQUE, page 156. — EXPLICATION, 183. — ÉNIGME HISTORIQUE, 262. — EXPLICATION, 307. — ÉNIGME, 380.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE,

MANIÈRE DE RELEVER LES PATRONS, page 58. — RECETTE POUR NETTOYER LES ÉTOFFES DE SOIE, 90. — DE L'ŒUF, 119. — VINAIGRE PRINTANIER, 185. — MANIÈRE DE RAJEUNIR LES VIEILLES CONFITURES, 218. — MANIÈRE DE NETTOYER LES DIAMANTS, 246. — EAU DE LAVANDE, 246. — VINAIGRE DE LAVANDE, 246. — SAMBAYON, 281. — GATEAU DE POMMES DE TERRE, 311. — CONFITURES DE POIRES D'ANGLETERRE, 311. — POMMES MERINGUÉES, 346. — GATEAU MAZARIN, 374. — SAVON POUR NETTOYER LES ÉTOFFES, 374.

CORRESPONDANCE.

PLANCHE I. Broderie : Aube — nappe d'autel — col en lacet — bonnet broderie anglaise

— entre-deux. *Tricot* : Dessin à carreaux — mitaines. *Crochet* : Dentelle pour manteaux de lit, etc. *Filet* : Broderie en reprises pour nappe d'autel, etc. *Lingerie* : chemise de nuit pour femme, page 27. **PLANCHE II. Broderie** : Col — manchette — garniture de col, de taie d'oreiller, jupon, en broderie anglaise — *Louise—Marie* — chemisette — coins de mouchoir, l'un au plumetis, l'autre au crochet. *Patrons* : Gilet de flanelle — pantalon et veste de petit garçon. *Fleurs en papier* : Rose-bobèche. *Lingerie* : Fichu du matin — fichu habillé — sous-manche, 59. **PLANCHE III. Broderie** : Garniture de mouchoir — taie d'oreiller — jupon — mantelet — broderie anglaise pour pantalon — camisole — peignoir — alphabet de lettres anglaises. *Tapissier* : Lambrequin. *Guipure* : Nappe d'autel — manteau de lit. *Crochet* : Dentelle pour bonnet de nuit. *Patrons* : Pantalon — corset de petite fille — corsage à revers. *Modes* : Bonnet du matin, 91. **PLANCHE IV. Broderie** : Col — entre-deux — écusson — quart d'un mouchoir brodé — porte-cigare — ménagère — Pauline — Nicolette. *Crochet* : Dessin pour col — bas de jupon. *Tricot* : Tricot-écailles. *Patrons* : Pantalon — pardessus de petite fille — ceinture de jupon — manteau de lit. *Lingerie* : Bonnet, Berthe, 121. **PLANCHE V. Broderie** : Écusson pour mouchoirs d'homme — encadrement de mouchoir — mouchoir et sa garniture. *Filet* : Guirlande brodée en reprises pour nappe d'autel, manteau de lit. *Lingerie* : Robe de baptême. *Couture* : Nouveau katzaweck. *Tapissier* : Cabas et tabouret. *Ouvrage de fantaisie* : Allumettes, 136. **PLANCHE VI. Broderie** : Col — coin de mouchoir au point d'armes — voilette en application — coin de mouchoir et garniture en broderie anglaise — sac à tabac — Onésime — Rosine. *Crochet* : Dentelle pour jupon — bonnet — pantalon. *Tricot* : Gâteau d'abeilles — tabouret — coussin. *Patrons* : Pélerine — mantelet, 185. **PLANCHE VII. Broderie** : Coin de mouchoir au point d'armes — Sophie — Thérèse — encadrement de mouchoir broderie anglaise — quart d'un mouchoir au plumetis — semé pour gilet. *Filet* : Point carré, brodé en reprises. *Crochet* : Mitaines. *Tapissier* : Dessin pour dentelles — pantoufles — chaises, etc. *Couture* : Patron de robe à basque devant. *Lingerie* : Bonnet — fichu — pélerine — bout de manche, 218. **PLANCHE VIII. Broderie** : Col — mouchoir — fichu — couronnes de titre — écusson — feston pour mouchoir — Ursule — Victorine — coin de mouchoir au point d'armes. *Fleurs en papier* : Rose mille feuilles, 231. **PLANCHE IX. Broderie** : Col broderie anglaise — 2 coins de mouchoir — chiffres enlacés — écussons — bas de jupon en broderie anglaise — 4 dessins pour intercaler aux carrés de filet. *Tapissier* : Perroquet pour écran, descente de lit. *Couture* : Pardessus — Pélerine, 283. **PLANCHE X. Broderie** : Pale — pelote — oreiller — entre-deux — mouchoir — jupon — Yolande — Zoé. *Crochet* : Bavette — bonnet d'enfant — dentelle. *Tricot* : Feuilles de rosier. *Filet* : Carré pour nappe d'autel, dessus de cheminée — tapis de table. *Lingerie* : Gilet de flanelle. *Modes* : Chapeau — bonnet de dentelle, de tulle bouillonné. *Couture* : Manchettes et manches de des-

sous, 312. **PLANCHE IX. Broderie** : Alphabet de lettres romaines. *Tapissier* : Branche de raisins pour chaise, fauteuil — descente de lit. *Couture* : manteau, — katzaweck. *Lingerie* : Tablier de petite fille — robe et manteau de premier âge. *Crochet* : Dentelle. *Ouvrages de fantaisie* : Sonnette-essuie-plume, 347. **PLANCHE XII. Broderie** : Col broderie anglaise — bourse de queteuse — quart d'un mouchoir. *Crochet* : Bande — dentelle. *Tapissier* : Encadrement de tapis arabe. *Couture* : Manteau vénitien. *Lingerie* : Bonnet du matin — bonnet de dentelle — bas de manches, 385.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : François 1^{er}, blessé à la tête, page 31. FÉVRIER : Mort de Jacques Amyot, 64. MARS : Mort de Gustave III, 95. AVRIL : Mort de la bienheureuse Claire Gambacorti, 127. MAI : Prise de Munster sur les Anabaptistes, 160. JUIN : Souveraineté de Venise sur l'Adriatique, 192. JUILLET : Mort du cardinal d'York, 223. AOUT : Notre-Dame aux Neiges, 253. SEPTEMBRE : Levée du siège de Vienne, 287. OCTOBRE : Bataille d'Hastings, 318. NOVEMBRE : Mort de saint Martin, évêque de Tours, 331. DÉCEMBRE : Mort du comte de Stolberg, 381.

MOSAÏQUE.

Le chevalier de la Tour, instruction à ses filles, page 255. — Aigues-Mortes, 288. — Paganini, la femme du pêcheur, 319. — Maximes, pensées, sentences, réflexions.

RÉBUS.

Le meilleur des soldats est le soldat soumis, page 32. — A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère! 64. — L'enfer est payé de bonnes intentions, 96. — Paris ne fut pas fait tout en un jour, 128. — La terre est un point dans l'univers, 160. — L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas, 192. — Les yeux sont les fenêtres du cœur, 224. — Les grandes pensées viennent du cœur, 256. — La vieille bannière est l'honneur du capitaine, 288. — Personne ne répond que de ses actes, 320. — 99 moutons et un Champenois font 100 bêtes, 352. — Aux grands maux les grands remèdes, 582.

LITHOGRAPHIES ET GRAVURES.

PACITA, page 1. — SAINTE CATHERINE DE SIENNE, 161. — Le DENIER DU SOLDAT, 257. — MANFRIDE DE SORRÈZE, 289.

MODES.

Modes de printemps, page 33. — *Modes d'été*, 129. — *Modes d'automne*, 193. — *Modes d'hiver*, 321.

MUSIQUE.

POLKA, page 55. — ROMANCE. *Adieu, charmant pays de France*, parole de Marie Stuart, musique de Cleveland Wigan. — CHANSONNETTE. *Croyez donc aux romances*, paroles et musique d'Alfred de Saint-Julien, 97. — QUADRILLE. *La Fille à marier*, par Fessy, 257. — ROMANCE. *Un rêve d'Enfant*, par Romagnesi. — *La Parisienne*, polka, par Klemesynski, 333.

TAPISSERIE COLORÉE.

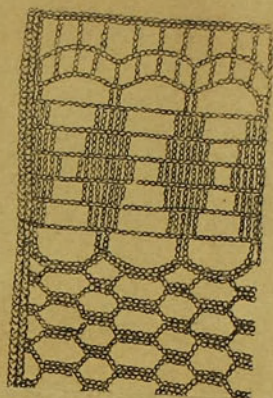
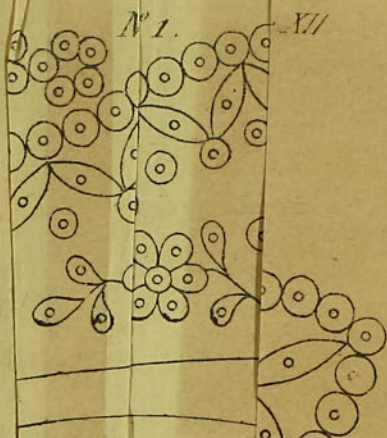
Chaise — coussin — tabouret, page 1. Dessin d'arabesque pour milieu de tapis de table, tabouret de piano, 223.

Paris. — Imprimerie de V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

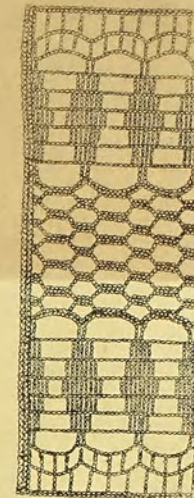
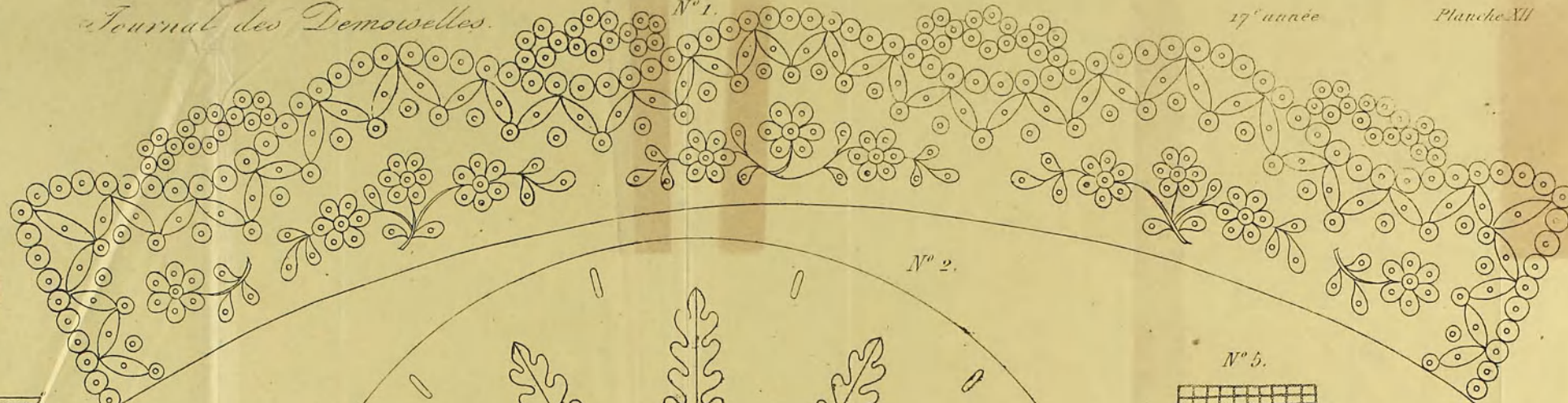
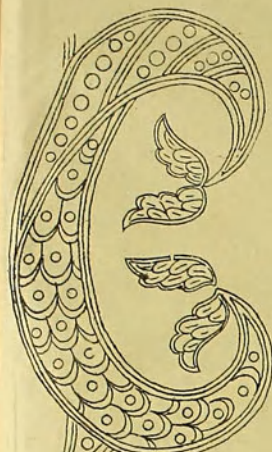


HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

Ayuntamiento de Madrid

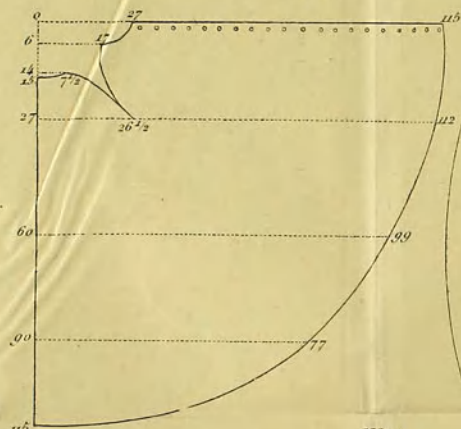


7

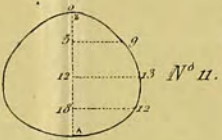


N^o 9.

N^o 8.



N^o 12.



N^o 11.

N^o 13.

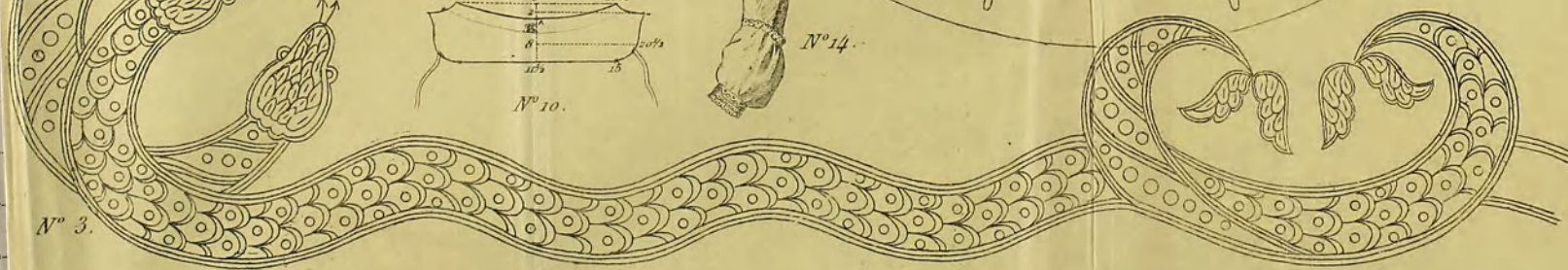


N^o 10.

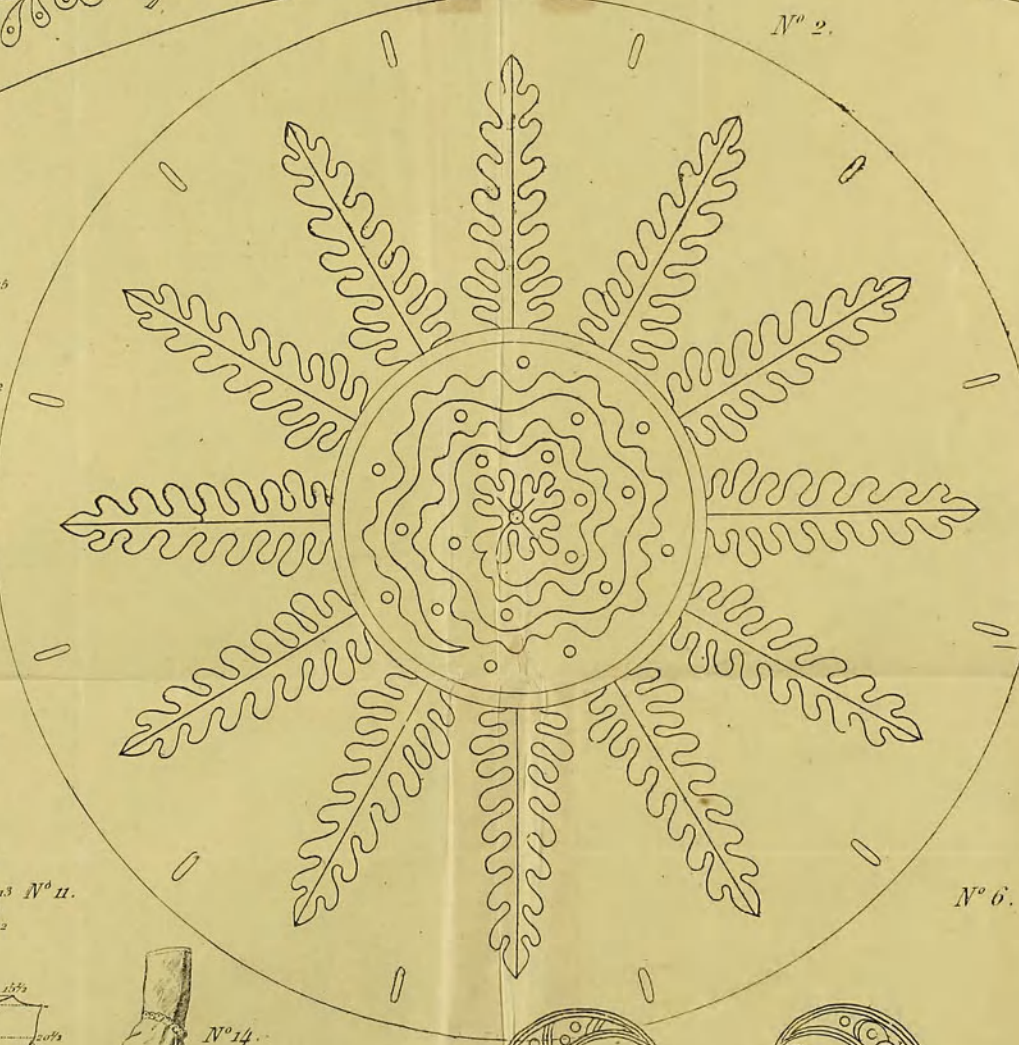


N^o 14.

N^o 3.

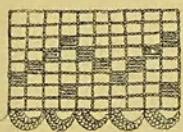


N^o 2.



N^o 6.

N^o 5.



N^o 7.



Noir

Rouge brun

Jaune clair

Rouge ponceau

Blanc

Vert clair

Bleu de France

